

recordar

c'est vivre à nouveau

Marisel Méndez Yépez - David Méndez Yépez

Ilyas Mettioui - Tatjana Pessoa



Création
2024

Sous nos yeux, un frère et une sœur dialoguent. Leurs mots et leurs chants convoquent la mère et le père, la Belgique et le Pérou, le passé et le présent, l'espagnol et le français, le rire et la douleur, les vivants et les morts.

Un esprit révolutionnaire en héritage et de douloureuses questions familiales en suspens : Marisel et David Méndez Yépez tissent une captivante reconstruction intime et politique.

Ce qu'en dit la presse

Avec une simplicité désarmante, et une générosité irrésistible, le duo déploie une présence magnétique.

Catherine Makereel, Le Soir

Un spectacle d'une grande justesse, une pulsion de vie.

David Courier, BX1

Le plus touchant et le plus beau des spectacles de la saison.

Christine Pinchart, RTBF

Un spectacle à fleur de peau qui pose la question essentielle de la mémoire. Coup de coeur.

Éric Russon, L'Echo

Carton plein.

Cindya Izzarelli, La Première

Teatro para sanar. Du théâtre pour guérir.

La República (Pérou)

Un très beau premier spectacle, un récit qui voyage entre les langues et les disciplines.

François Caudron, Musiq 3

Il y a une telle justesse que les larmes coulent alors même que le rire affleure. (...) Jamais, à nos yeux, le "que faire ?" en temps de désespoir et d'impasse n'a acquis une telle maturité.

Elias Preszow, Lundi Matin (France)

Dans ce mélange poignant de poésie et d'humour, les questions décoloniales se posent et se tissent aux récits intimes.

Raïssa Ay Mbilo, La Pointe

Un joli moment théâtral et musical où s'entrelacent politique, quête d'identité, transmission et amour filial.

Stéphanie Bocart, La Libre Belgique

Que le théâtre est fort quand il parvient à matérialiser, à rendre palpables et vivants les songes de milliers d'hommes et de femmes !

François Brabant, Magazine Wilfried

Presse écrite

Papier

- [La Libre](#), Stéphanie Bocart, 19/03/2024
- [La Libre \(critique\)](#), Stéphanie Bocart, 22/03/2024
- [Le MAD \(magazine culturel du Soir\)](#), Catherine Makereel, 27/03/2024
- [Le Soir](#), Catherine Makereel, 10/04/2024
- [L'Avenir](#), Ariane Bilteryst, 17/04/2024
- [L'Écho](#), Eric Russon, 18/04/2024
- [La República](#), Estefany Barrientos F., 28/02/2025
- [Wilfried](#), François Brabant, juin 2025
- [Páginas](#), Félix Grández Moreno, juin 2025
- [Le Devoir](#), Christian Saint-Pierre, 14-15/02/2026
- [La Semaine](#), Nathalie Slight, 27/02/2026

Web

- [La Pointe](#), Raïssa M'Bilo, 22/03/2024
- [Lundi Matin](#), Elias Preszow, 01/04/2024
- [RTBF - Infos Locales](#), Christine Pinchart, 17/04/2024
- [Ensayo General](#), Osmar Gonzales Alvarado, 14/03/2025
- [El Comercio](#), Alfonso Rivadeneyra García, 13/03/2026
- [Le Culte](#), Camélie Bourret, 24/04/2026

Presse audio-visuelle

Radio

- [La première - KIOSK \(RTBF\)](#), Elisa Goffart, 15/03/2024
- [Musiq 3 - La matinale \(RTBF\)](#), François Caudron 26/03/2024
- [La première - KIOSK \(RTBF\)](#), Elisa Goffart, 12/04/2024
- [RTBF - Infos locales](#), Christine Pinchart, 17/04/2024
- [Ideele Radio](#), Glatzer Tuesta, 15/03/2025
- [La première - Le Monde est un Village \(RTBF\)](#), Sara Pire, Didier Mélon, 18/04/2025
- [La première - Transversales \(RTBF\)](#), Martin Chabal, 18/10/2025
- [Musiq 3 - Les arts de la scène \(RTBF\)](#), François Caudron, 03/11/2025
- [La Première - L'Histoire continue](#), Bertrand Henne, Hélène Maquet, 13/11/2025
- [Canal M - Aux Quotidiens](#), Denis-Martin Chabot, 16/02/2026
- [CKIA - Culture](#), Julie Rhéaume, 18/02/2026
- [La Mula - Después de Todo](#), Pedro Salinas, 13/03/2026
- [Estación Wari](#), Manuel Ventura, Félix Huamán, 18/03/2026
- [La Première - Matin Première](#), L'invité culture, Sophie Léonard, Xavier Vanbuggenhout, 19/05/26

Télévision

- [BX1 - Le Cour\(r\)ier Recommandé](#), David Courier, 21/03/2024
- [TV.com - Pause Culture](#), Caroline Leboutte, 10/04/2024
- [TV.com - Le Vilar prend l'air](#), Emmanuel Deconinck, 07/06/2024
- [BX1 Culture - Bonjour Bruxelles](#), Fabrice Grosfilley, 06/11/2025

Papier

La Libre, Stéphanie Bocart 19/03/2024

La Libre 36 Culture
La Libre Belgique - mardi 19 mars 2024

“Nos chutes, nos échecs, nos douleurs... ne définissent pas notre existence”

Scènes David Méndez Yépez et sa sœur se confrontent au passé de leurs parents.

En 2014, un terrible drame frappe David Méndez Yépez, sa sœur Marisel et leurs proches: leur papa, Victor Manuel Méndez Villegas, ancien professeur d'espagnol de l'Institut des langues vivantes de l'UCL, est retrouvé sans vie dans le lac de Louvain-la-Neuve. “À son décès, ma sœur et moi avons hérité de 200 caisses d'archives et de souvenirs. Cela nous prendra des années pour les ouvrir et les trier.”

Peu avant la pandémie, David Méndez Yépez, ancien président de la Fédération des étudiants francophones (Fef), mène une jolie carrière en tant qu'auteur-compositeur-interprète au sein du groupe Chicos y Méndez. “Nous avons sorti un album, et eu la chance de remplir l'AB et de pas mal jouer, mais, avec le Covid, nous avons dû annuler nos concerts en tournée. Je me suis alors posé la question de ce qui faisait sens pour moi, raconte le jeune trentenaire, car cela faisait longtemps que je voulais interroger mon histoire familiale”.

David Méndez Yépez est né en Belgique, mais ses parents sont tous deux originaires du Pérou, troisième plus grand pays d'Amérique du Sud. Arrivés en Belgique en 1991 pour y faire leur doctorat, Isabel Yépez et Victor Méndez, ne retourneront jamais sur leur terre natale pour y vivre. “Au Pérou, les vingt années de conflit armé interne ont fait près de 70 000 morts, tués par les organisations terroristes, la police et l'armée, rappelle-t-il. Des centaines de milliers de personnes ont été victimes de disparitions, de tortures et de détentions arbitraires. Jusqu'il y a peu, Amnesty International recensait encore plus de 1100 “prisonniers innocents” incarcérés depuis l'entrée en vigueur de la législation anti-terroriste de 1991”.

Il poursuit: “À travers ces caisses d'archives, c'est devenu une évidence pour moi que j'irais au Pérou après la pandémie”. Sur place, il s'attelle à un gros travail d'enquête auprès des membres de sa famille mais aussi “des amis de mes parents, des défenseurs des droits humains, des personnes affectées par le conflit armé...”

Premier spectacle de théâtre

Lorsqu'il part au Pérou, en 2021, David Méndez Yépez a déjà, dans un coin de sa tête, l'intention de créer

une pièce de théâtre. En tant que musicien, il a, en effet, eu l'occasion de participer à des projets théâtraux. “ce qui m'a permis de découvrir toutes les potentialités du théâtre, moi qui ne viens pas du tout de ce monde-là”. “J'ai parlé de mon projet à Cathy Min Yung, la directrice du Rideau (dont il est devenu artiste associé, NdLR), et elle m'a dit: ‘Vas-y! Écris quelque chose!’”

À l'origine, ce premier spectacle de théâtre, David Méndez le porte seul

“C'était un projet personnel, une quête d'identité, que ma sœur Marisel a très vite eu envie de soutenir. J'avais prévu d'écrire une pièce très politique axée sur le Pérou, l'Amérique latine et, par extension, nos sociétés contemporaines. Mais je me suis rendu compte que c'était inévitable de revenir à la pulsion initiale qui m'animait et qui était beaucoup plus intime, c'est-à-dire liée au décès de mon père et à notre histoire nucléaire (mes parents, ma sœur et ma tante).” C'est donc tout

“Au Pérou, les vingt années de conflit armé interne ont fait près de 70 000 morts.”

David Méndez Yépez
Musicien, auteur et comédien

naturellement que sa sœur s'est associée au projet, au point qu'elle l'accompagnera sur scène pour jouer *Recordar**, c'est vivre à nouveau, une autofiction à découvrir au Rideau dès ce 19 mars.

Une prison et une promesse

Entouré d'Ilyas Mettioui à la mise en scène et de Tatjana Pessoa à la dramaturgie, “j'ai compris que, pour faire co-exister de la complexité sur scène, c'était plus intéressant d'avoir deux points de vue assez antagonistes”, reprend David Méndez Yépez. Ainsi, Marisel défendra le fait que ces caisses d'archives sont comme une prison, “que c'est de la place volée à la vie” tandis que “mon personnage les voit comme une promesse pour comprendre”.

Frère et sœur, ces deux personnages sont également complémentaires: maman, Marisel cherche à transmettre (son papa, ses racines...) à ses enfants; David, lui, a besoin d'elle – elle est sa sœur aînée – pour comprendre le Pérou, son héritage, son identité... et garder un peu en vie ce père qui n'est plus.

“Eso”, un élan de vie

Au-delà, “notre quête à tous les deux va consister à essayer de transmettre et garder ‘eso’, qui signifie ‘ça’ en espagnol, à savoir exprimer l'indicible, une sorte d'élan vital, de force de vie qu'on n'arrive pas à nommer en paroles”, détaille David Méndez. “C'est pour cela qu'il y a de la musique pendant toute la pièce.” Et de relever: “Mon intention avec ce spectacle est de faire comprendre que nos chutes, nos échecs, nos douleurs... ne définissent pas entièrement nos existences. De notre famille qui a beaucoup souffert, j'ai le souvenir de la joie, de la force, d'un élan vital, une sorte d'atmosphère – ‘eso’ – qui n'est pas que de la douleur ou de la mélancolie”.

Face aux épreuves (la mort, le deuil, l'exil...), “on a besoin de transformer et c'est ça la culture, défend le comédien. Face à l'indicible, aux grandes douleurs, telles que la mort, la seule chose que l'on peut faire, c'est transformer et, donc, faire culture, que ce soit de la musique, du théâtre, un rituel... C'est en ce sens-là que cette pièce a vu le jour”.

Stéphanie Bocart

→ (*) “Recordar” signifie se souvenir en espagnol

→ Bruxelles, Le Rideau, du 19 au 30 mars – 0 2 7 37.16.01 – <https://lerideau.brussels>. Puis au Vilar du 16 au 20 avril – levilar.be



MARIEVALENTINE GILLOUARD

David Méndez Yépez et sa sœur Marisel créent leur premier spectacle, “Recordar, c'est vivre à nouveau”, au Rideau.

“Recordar, c’est vivre à nouveau” : se souvenir pour traverser le deuil et revivre

Scènes David Méndez Yépez et sa sœur se plongent dans les souvenirs de leurs parents.

Critique Stéphanie Bocart

Elle, c’est Marisel Méndez Yépez, médecin. Lui, c’est David, son frère cadet, ancien président de la Fédération des étudiants francophones (Fef) et auteur-compositeur-interprète au sein du groupe Chicos y Méndez. Ce soir, ils sont ensemble sur scène pour leur premier spectacle théâtral, *Recordar, c’est vivre à nouveau*, mis en scène par Ilyas Mettioui.

S’ils portent ce projet à deux, c’est parce qu’ils ont été confrontés à une épreuve douloureuse: en 2014, leur papa, Victor Manuel Méndez Villegas, ancien professeur de l’Institut des langues vivantes de l’UCL, a été retrouvé sans vie dans le lac de Louvain-la-Neuve. À sa mort, David et Marisel ont hérité de 200 caisses en carton débordant de souvenirs. Que faire avec tout cela? David veut comprendre (le Pérou, d’où sont originaires ses parents; leur combat; leur exil en Belgique...); Marisel, elle, veut transmettre quelque chose de cet héritage à ses enfants.

Un deuil et de la joie

Pendant un peu plus d’une heure, ils vont, chacun, déposer (en français

et en espagnol) leurs souvenirs d’enfance d’une famille unie et aimante; leurs questionnements; leurs blessures; leurs espoirs. Pour comprendre et transmettre, il faut revenir aux racines, là où tout a commencé: la rencontre de leurs parents au Pérou. Les souvenirs émergent grâce à la voix enregistrée d’Isabel Yépez, leur maman, qui raconte, en espagnol, le contexte politique au Pérou dans les années 70, la dictature militaire, leur résistance au régime... jusqu’à leur exil en Belgique. Puis, il y a une autre voix, celle qui aurait pu

Leur amour fraternel et leurs petites taquineries sont touchants et effacent leurs débuts encore fragiles et hésitants sur scène.



Marisel Méndez Yépez et son frère David dans leur premier spectacle théâtral, “Recordar, c’est vivre à nouveau”.

être celle de leur père, avec laquelle dialoguent David et Marisel.

Leur amour fraternel et leurs petites taquineries sont touchants et effacent leurs débuts encore fragiles et hésitants sur scène. Si *Recordar, c’est vivre à nouveau* est l’histoire d’un deuil, c’est aussi un spectacle empreint de joie. David et Marisel ressentent, en effet, au fond d’eux “eso” (“ça” en espagnol), une sorte d’élan de vie qu’ils ont hérité de leurs parents et qu’ils souhaitent transmettre à leur tour. Et quoi de mieux que la musique et le chant pour traduire ce “eso”? À la guitare ou aux percussions, David joue et chante, avec la complicité de sa sœur. Le public est invité à participer: ça chante et claque gaiement des mains.

Entre français et espagnol, Occident et Amérique du Sud, passé et présent, héritage et transmission, théâtre et musique, David Méndez Yépez et Marisel présentent un joli moment, où s’entrelacent certes beaucoup d’informations (au risque de s’y perdre), mais dont on retient avant tout un amour filial inconditionnel.

→ “Recordar” signifie se souvenir en espagnol

→ Bruxelles, Le Rideau, jusqu’au 30 mars – 02.737.16.01 – <https://lerideau.brussels>. Puis au Vilar du 16 au 20 avril

E LES TOPS DE LA SEMAINE

SCÈNES



Recordar, c'est vivre à nouveau

Souvenirs, souvenirs

Jusqu'au 30/3 au Rideau de Bruxelles. Du 16 au 20/4 au Théâtre Jean Vilar, Louvain-la-Neuve.

Quelle sincérité ! Quelle générosité ! On ne peut que fondre devant la démarche de David Méndez Yépez et sa sœur Marisel Méndez Yépez qui rouvre pour nous une histoire familiale douloureuse qui nous emmène dans le Pérou des années 70, sur les traces de parents engagés qui ont laissé à leurs enfants un héritage révolutionnaire parfois difficile à porter. Mise en scène par Ilyas Mettioui, la pièce mêle le chant, le théâtre, et des documents d'archives pour interroger le périlleux exercice du souvenir. C. Ma

Le souvenir comme espace de réparation



Recordar, c'est vivre à nouveau

Du 16 au 20/4 au Théâtre Blocry, Louvain-la-Neuve

D'une douceur enveloppante, la pièce ravive quelques blessures mais le fait avec une sorte d'allégresse confiante.

© LAURENT POMA

Un esprit révolutionnaire en héritage et de douloureuses questions familiales en suspens : David et Marisel Méndez Yépez tissent une captivante reconstruction intime. Au Jean Vilar à Louvain-la-Neuve.

CATHERINE MAKEREEL

Se souvenir, est-ce souffrir ? Ou est-ce revivre ? Sur ce point, David et Marisel Méndez Yépez ne sont pas d'accord. Là où d'autres ont hérité d'une maison ou d'une confortable liasse d'argent, eux ont hérité des souvenirs de leur père. Des caisses de souvenirs que le frère et la sœur n'appréhendent pas de la même façon. Pour Marisel, une caisse de souvenirs, c'est « une prison, de la place volée à la vie ». Le risque d'être empêtré dans un passé éprouvant. Pour David, au contraire, une caisse de souvenirs, c'est la promesse de revivre certains instants, de découvrir des pans inconnus de son histoire.

Alors, pour trancher définitivement ce différend, David et Marisel Méndez Yépez l'emportent sur la scène pour nous prendre, nous, les spectateurs, à témoin. De ces interrogations familiales et existentielles, ils ont fait un spectacle – *Recordar, c'est vivre à nouveau* – créé en mars au Rideau de Bruxelles et désormais à l'affiche du Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve. Co-écrite et mise en scène avec beaucoup de justesse par Ilyas Mettioui, la pièce s'apparente à

une mémoire vive. Autrement dit, à partir de leur logiciel familial, un frère et une sœur créent une restitution éminemment vivante. A partir des réminiscences du passé, le duo se reconstruit devant nos yeux, accouchant d'un présent ultrapuissant.

Un puzzle intime et historique

Mêlant théâtre et musique (David Méndez Yépez officie aussi au sein du groupe Chicos y Mendez), combinant le français et l'espagnol (« la seule langue du Pérou qu'on parle, ma sœur et moi, la langue apportée par les colons... »), *Recordar* recompose un puzzle à la fois intime et historique à cheval entre l'Amérique du Sud et l'Europe. On y voyage aussi dans le temps, notamment dans les années 80 et 90, lorsqu'un conflit armé interne a fait 70.000 victimes au Pérou. On s'attarde aussi en Belgique où, en 1991, les parents de David et Marisel ont posé leurs valises pour y faire un doctorat et ne pourront plus jamais repartir. En 1991, c'est aussi l'année où entre en vigueur la législation anti-terroriste au Pérou. En 1991, c'est l'année où la tante de David et Marisel, Alelaida Mendez, est arrêtée à Lima. Avec une

simplicité désarmante, et une générosité irrésistible, le duo sort, un à un, les dossiers du placard. Ils ne sont pas comédiens – Marisel est médecin et son frère, compositeur, chanteur, musicien – et pourtant, tous deux déploient une présence magnétique.

Entre confession et théâtre documentaire, ils racontent les affaires de l'exil, font le deuil d'une vie rêvée – à chaque rentrée scolaire, ils lançaient à leurs amis : « L'année prochaine, on rentre au Pérou », sans que jamais ce souhait ne s'exauce –, ils décortiquent l'idéalisme révolutionnaire de leurs parents, se confrontent aux doutes qui entourent le décès de leur père, écoutent les histoires de leur mère, se chamaillent sur l'utilité de ressasser ces souvenirs. D'une douceur enveloppante, *Recordar, c'est vivre à nouveau* ravive quelques blessures mais le fait avec une sorte d'allégresse confiante. Dotés d'une foi inébranlable dans l'autodérision et la résilience, David et Marisel Méndez Yépez abordent un sujet universel – comment se dépêtrer des bagages encombrants que nous laissons parfois nos parents – pour en faire une bal(l)ade d'un optimisme chantant, épatant.

« Recordar » au théâtre de Blocry : « L'année prochaine, on rentre au Pérou »

LOUVAIN-LA-NEUVE

Un frère et une sœur se partagent la scène du Blocry dans une pièce autour de leurs racines et de l'héritage laissé par leur père, Péruvien exilé en Belgique, dans 200 caisses d'archives...

Deux membres d'une même famille sur la scène d'un théâtre, ce n'est pas si courant, surtout si l'on considère que l'un des deux est médecin généraliste, et l'autre, musicien-compositeur et économiste... Pourtant, leur présence sur scène n'est pas un accident, loin de là. Néolouvanistes de souche, David Méndez Yépez (du groupe Chicos y Mendez) et sa sœur Marisel ont une histoire familiale à raconter. Pour eux d'abord, pour tous ceux qui ont oublié l'histoire de la dictature des années 90 au Pérou, ensuite.

« L'histoire politique du Pérou est peu connue parce qu'elle est compliquée, ce n'était pas un conflit binaire, avec deux camps opposés, les gentils et les méchants, explique David Méndez Yépez. Au départ, c'était cet aspect politique et historique qui fondait notre envie de faire cette pièce, mais peu à peu, on s'est rendu compte que ce n'était qu'un contexte, une toile de fond, pour quelque chose de bien plus universel et intéressant à explorer.

À notre grand étonnement, les gens qui ont vu la pièce viennent nous trouver et nous remercier d'avoir raconté "leur histoire", et ils ne sont pas tous péruviens. C'est juste que la pièce parle des racines, de l'héritage que nous

laissent nos parents, grands-parents, et nous avons voulu faire un travail de mémoire constructif, à l'opposé d'un souvenir mélancolique que l'on entretient. »

Une histoire dans 200 cartons

Car l'histoire familiale des Méndez Yépez n'est pas banale. En janvier 2014, à son décès, le père de David et Marisel a laissé plus de 200 cartons d'archives et de souvenirs à ses enfants.

« En 1986, nos parents, qui étaient déjà mariés, ont quitté leur Pérou natal pour venir faire leur doctorat à l'UCLouvain.

Mais ils n'ont plus jamais pu rentrer au pays, pour des raisons politiques, parce que ma tante a été accusée d'être une terroriste par le gouvernement d'extrême droite d'Alberto Fujimori. Elle a passé 6 ans en prison sous cette dictature. Nos parents, soutenant la gauche démocratique, n'ont plus pu rentrer au pays. J'avais 3 ans et ma sœur en avait 7. Nous, on a eu une enfance très heureuse. Nos parents ont travaillé tous les deux pour l'UCLouvain. Mais ils répétaient sans cesse : "L'année prochaine, on rentre au Pérou". Avec le recul, c'est presque devenu un running gag familial... Nous l'avons d'ailleurs repris dans la pièce. »

Depuis 2014, frère et sœur se



Marisel et David Méndez Yépez sont frère et sœur, nés en Belgique de parents péruviens. Leur travail de mémoire a commencé à la mort de leur papa, professeur à l'UCLouvain.

sont retrouvés chaque année autour de ce gigantesque travail de tri des 200 caisses d'archives, stockées à l'Institut des langues vivantes, à Louvain-la-Neuve. Entre des documents sans intérêt, ils ont trouvé des photos, des courriers, des articles de presse, et l'envie de faire quelque chose de ce morceau d'histoire.

« Il y a deux ans, je suis allé au Pérou pour y donner des concerts et on en a profité pour collecter des témoignages sur cette période sombre du Pérou. On est revenu avec 150 heures d'interviews. On a alors commencé à interviewer notre mère, et on a finalement surtout utilisé ce matériel-là. J'ai compris que la

véritable urgence était plutôt de comprendre ma famille nucléaire. Notre propos était beaucoup plus proche de nous que prévu. Cette pièce est venue transformer le silence et l'indicible. Notre maman est d'ailleurs sur scène avec nous, par la voix uniquement. Même si elle est dans la salle presque tous les soirs pour nous voir... », sourit David.

« Je suis fan de ma grande sœur »

Pour passer d'une écriture presque romanesque à une pièce de théâtre, frère et sœur ont fait appel à Tatjana Pessoa, dramaturge. Et à Ilyas Mettioui, pour la mise en scène. La musique est aussi

très présente avec des compositions originales signées par David, sur lesquelles sa sœur chante. « Oui, la musique a toujours fait partie de notre vie, c'est l'élan vital, la force, la joie. Quand Marisel chante, c'est un miracle. Elle n'était jamais montée sur scène mais elle joue, elle chante, elle fait des percussions. Je suis fan de ma grande sœur ! »

Après cette série de représentations à Louvain-la-Neuve, la pièce devrait être jouée au Pérou. Et David envisage d'en tirer un roman. La belle histoire familiale continue.

ARIANE BILTERYST

» « Recordar », signifie « se souvenir » en espagnol. La pièce affiche complet.

Culture

«Recordar, c'est vivre à nouveau», un récit d'enfants de révolutionnaires

Dans «Recordar, c'est vivre à nouveau», David et Marisel Méndez Yépez questionnent à la fois la mémoire individuelle et collective. Un coup de cœur.

ERIC RUSSON

Ils sont frère et sœur. Leurs parents sont arrivés du Pérou au début des années 90. Marisel, l'aînée, est née là-bas. Elle est médecin généraliste, elle a travaillé pour MSF et c'est la première fois qu'elle fait du théâtre. David est né en Belgique. Il a fait des études d'économie, s'est engagé dans le Centre National de Coopération au Développement, dans des mouvements comme «Tout autre chose», et a un projet musical: «Chicos Y Mendez».

Lorsque leur papa meurt, ils découvrent des caisses, par dizaines, dans lesquelles dort une histoire qui ne demande qu'à être réveillée. Celle d'avant la Belgique, celle des combats politiques que leurs parents ont menés quand ils étaient jeunes dans un pays écrasé par la dictature, marqué par l'injustice. Ils étaient activistes, voulaient changer le monde, mener une révolution populaire, une lutte pacifiste, sans jamais utiliser la violence. Pourtant, considérés comme «terroristes», ils devront fuir le Pérou pour ne plus jamais y revenir.

En toile de fond, la question essentielle de la mémoire

«Recordar, c'est vivre à nouveau» n'est pas un hommage aux parents et à leurs combats politiques, même si on peut aussi y lire une immense déclaration d'amour. C'est un spectacle à fleur de peau qui pose la question essentielle de la mémoire. Que fait-on de l'histoire des êtres qui nous ont engendrés? Doit-elle dormir dans des caisses, disparaître dans le silence, ou faut-il la partager avec ses propres enfants ou dans une salle de spectacle? Pour les uns, se souvenir c'est souffrir à nouveau. Pour Marisel et David, se souvenir c'est vivre à nouveau. Nuance.

Le duo qu'ils forment dans cette autofiction où ils jouent à être eux-mêmes part de l'histoire familiale, intime et personnelle, avec des moments à la fois drôles et émouvants, pour



«Recordar, c'est vivre à nouveau» est un spectacle à fleur de peau qui pose la question essentielle de la mémoire. © DOC

aller vers l'universel et le collectif. Ils parlent de la nécessité de dire la douleur, de parler des blessures, même si ce n'est pas toujours facile. À travers l'histoire de leurs parents, dont on entend les voix tout au long du spectacle, ils évoquent la destinée d'un peuple qui a toujours été dominé et paie encore le lourd tribut d'une colonisation européenne qui a effacé des millions de vies et en a réduit d'autres en esclavage.

Un héritage lourd

Ni ces traumatismes ni le silence de ceux qui ont voulu qu'on les oublie ne s'effacent aisément. Qu'on le veuille ou non, ils font partie d'un héritage. Il faut non seulement «faire avec», mais construire autre chose. Et une des questions centrales du spectacle est de savoir comment changer les choses, comment réinventer le «grand soir» pour peu qu'on y croie encore, comment lutter aujourd'hui contre l'injustice,

quelle qu'elle soit et où qu'elle sévise.

Même s'il a tout du spectacle politique, «Recordar c'est vivre à nouveau» se concentre d'abord sur l'humain. Même s'ils jouent, même s'ils campent des personnages, ce que l'on voit d'abord sur scène, c'est la complicité touchante entre un frère et une sœur. Qui jouent ensemble, qui chantent ensemble, qui se souviennent ensemble. Une complicité dont le spectateur n'est jamais exclu.

THÉÂTRE

●●●●○

«Recordar c'est vivre à nouveau» Au théâtre de Blocry, Louvain-La-Neuve, jusqu'au 20 avril.

3 questions à

Marisel et David Méndez Yépez

1 Quelle est l'origine de ce spectacle?

David: À la base, ce spectacle était un seul en scène. Je suis parti au Pérou faire des enquêtes, interviewer des gens. Je pensais faire une pièce documentaire. Historique et politique. Un peu froide. C'est en revenant en Belgique que j'ai réalisé que la pièce était dans le cœur de ma mère, de ma sœur et dans le mien. Et un peu dans les 200 caisses laissées par mon père, qu'on a mis 10 ans à ouvrir. Il a fallu ce grand détour au Pérou, donc par le politique, pour revenir à l'intime. Toute la démarche de cette pièce s'inscrit dans un effort de mémoire. C'est différent de la nostalgie. La nostalgie ou la mélancolie, c'est regretter l'absence du père et lui rendre hommage. Ce n'est pas l'objectif. On essaie de souligner ses désillusions, ses questionnements et l'absence de réponses.

2 Vous «jouez» vos propres rôles. Pourquoi une autofiction?

Marisel: On a écrit à partir de qui nous sommes. Tout le travail qu'on a fait avec Tatjana Pessoa, qui signe la dramaturgie, et Ilyas Mettioui, qui a coécrit et met en scène, c'est de transformer notre vécu en une histoire qui peut être racontée et partagée. Ce qui est nous, c'est notre histoire. Maintenant, on a séparé nos points de vue entre les deux «personnages» pour qu'ils puissent dialoguer. Ce sont des parties de nous. Il y a des phrases que j'ai écrites et que dit David. C'était important de se construire des personnages.

3 Le théâtre, c'est une autre forme d'engagement politique?

David: J'ai longtemps cru, avec une certaine naïveté, que l'on pouvait changer la société en s'organisant. Un jour, je n'ai plus eu la force de convaincre. Face à mes doutes, face à l'engagement social et politique, je me trouve plus sincère dans la culture. Ce que je fais sur scène est aussi un travail politique, mais complètement différent. Il y a un détour par l'intime. Au théâtre ou dans la musique, on n'est pas là pour convaincre. Mon personnage n'affirme rien, il pose des questions à son père, à sa sœur et à lui-même.

DEPORTES → 19

Melgar derrotó a Tolima y clasificó a la fase 3 de la Libertadores



ENTRETENIMIENTO → 20

Recordar, la exitosa obra belga que se estrena en Lima



TERMO SIFÓN ACERO INOX.

PRECUSH 12 H. 24 H.

S/ 57.00

ADQUIÉRELO EN KIOSCOS GRUPO LA REPÚBLICA PUBLICACIONES

SAT.: 20005532 BRJ.: 20007455



www.larepublica.pe

La República

Director: Gustavo Mohme Seminario

@larepublica_pe La República

Viernes
28.2.2025
Año 44 | N° 15.756
S/2.00
Vía aérea: S/2.50

Estefany Barrientos F.

"Todo el mundo hereda cajas simbólicas o físicas de sus padres", nos dicen David y Marisel Méndez Yépez sobre la obra *Recordar*, un viaje por la herencia familiar y la memoria colectiva a partir de la historia de dos hermanos que regresan al país al que no pudieron regresar sus padres por cuestiones políticas. "Cuando nuestro padre falleció heredamos doscientas cajas de cartón. Yo vine a Perú hace tres años para hacer conciertos y empecé a hacer las entrevistas, las indagaciones", cuenta David quien coescribió el proyecto con su hermana. Sus recuerdos se convirtieron en una obra teatral que también reivindica la identidad peruana y que tuvo éxito en Bruselas y otras ciudades de Bélgica. "Allá me peleé un poco diciéndoles a los europeos que el cajón es peruano y que es parte de una historia increíble sobre la liberación".

El estreno de *Recordar* en Lima (desde hoy hasta el domingo), será la primera vez que actúan en caste-

llano. "Me di cuenta que tenía más recuerdos que él porque soy mayor", comenta Marisel, quien por su trabajo, con Médicos sin fronteras pudo conocer sociedades que han sufrido conflictos armados. "En el proceso de escritura me pareció que David iba a contar mi vida. Entonces le dije: Si es así quiero subir al escenario contigo. No era tan fácil porque soy médico. Le dio otra dimensión a la obra porque yo tengo hijos y hay la cuestión de lo que puedes transmitir".

Para los hermanos había una necesidad urgente: se trataba de curar lo que consideran fueron traumas de la migración. "La memoria colectiva es algo central porque las sociedades son como los seres humanos: para sanar tiene que haber un proceso", señala Marisel. Ambos coinciden en que sus padres les transmitieron "esa nostalgia de no poder volver" a su país. "Ellos tenían esperanzas

de que el Perú esté mejor de lo que está ahora".

El proyecto tuvo 200 páginas y 25 fueron elegidas para ser el guion de *Recordar*. Sus padres dejaron Perú a mediados de los 80. "Cuando terminaron su doctorado era el 91.

MIGRACIÓN Y POLÍTICA.
Destacada obra belga con actores de ascendencia peruana, se estrena en la Casa Yuyachkani.

Nuestra tía se fue presa acusada de terrorismo, pero ella criticó bastante a Sendero y tuvo muchos problemas, estuvo en el pabellón donde estaban ellos y Sendero la botó. Cuando salió de la cárcel su abogado le dijo: 'Vete ahora mismo a Bélgica porque no sé

quién te va matar primero, Sendero o Fujimori porque el Estado peruano cometió un error y te dejó cinco años en prisión y no lo va a reconocer. Nuestro padre la trajo a Bélgica y por eso se quedaron. También porque no es fácil que alguien de tu familia esté acusado de terrorismo y creo que tenían miedo por nosotros porque eran militantes de izquierda".

El director de teatro y director artístico del Festival de Cine de Lima, Josué Méndez, es primo de los autores y está a cargo de la adaptación de la obra. Comenta que la puesta en escena iba a estrenarse en el Lugar de la Memoria. "Era su lugar natural. *Recordar* está en Perú gracias a Manuel Burga y le agradecemos a él en el programa de la obra. Él muestra el interés y se decide que venga en la semana de la Francofonía y el gobierno belga apoya la propuesta. En el interín lo sacan del LUM. No diría que fue protesta nuestra, pero como una medida preventiva porque no queremos armar un problema, estamos en la Casa Yuyachkani, con el apoyo de Miguel Rubio. Estamos en este lugar que también es un lugar emblemático para la memoria". ♦

LAURENT POMA



VIGENTE. Cumplió concierto el miércoles en Costa 21.

Concierto: Sting reunió a generaciones de seguidores en Lima

Kevinn García, Lima fue testigo de uno de estos demoledores shows. A sus 73 años, la exvov de The Police demostró que la gira 'Sting 3.0' no es una despedida, sino la confirmación de que está totalmente vigente.

El cantante británico venía de tocar en Brasil, Chile y Argentina. En Lima lo esperaban en el Costa 21 de San Miguel. Los adultos lideraban las colas de ingreso. Sin embargo, también había jóvenes ansiosos por escucharlo por primera vez en vivo. Encontramos incluso a padre e hijos que compartían este momento.

Sting abrió el concierto con 'Message In A Bottle' (1979), uno de los éxitos de The Police. "Muchas gracias a todos, estamos muy felices de estar aquí con ustedes, Lima, Perú".

Antes de seguir con 'Mad About You' (1991), contó brevemente la historia detrás de la canción. "El rey David se enamoró de una hermosa mujer, pero había un solo problema:

Demostró que la gira 'Sting 3.0' no es una despedida sino la confirmación de que está totalmente vigente.

ella estaba casada con otra persona". El nueve fue 'Spirits in the Material World' (1981). Siguieron 'Wrapped Around Your Finger' (1983), 'Drive To Tears' (1980) y 'Fortress Around Your Heart' (1985).

El músico cumplió su setlist habitual de esta gira. "¡Muchas gracias!", mencionó. Tomado de la mano con Dominic y Chris, se despidió de Lima. Tras el amago, la banda regresa con 'Roxanne' (1978). Puso el broche de oro con la canción 'Fragile' (1987). ♦

Renata Flores obtuvo el puntaje más bajo de la competencia



Wilfried, François Brabant, juin 2025

Dans le labyrinthe d'une mémoire oubliée

LOUVAIN-LA- REVOLUCION



REPORTAGE ET ENQUÊTE
FRANÇOIS BRABANT

PHOTOS AU PÉROU :
VICTOR IDROGO ET F.B.

COLLAGES
CLAIRE ALLARD

Pendant trente ans, de 1960 à 1990, l'histoire de l'Amérique latine s'est partiellement écrite en Belgique. Dans une université bilingue, puis scindée, devenue un foyer pour des milliers d'exilés pour qui elle était simplement « Lovaina ». Beaucoup d'entre eux étaient portés par un idéal révolutionnaire : bâtir un continent plus juste, renverser

les structures iniques de leurs pays d'origine. Entre-temps, le monde a changé — et guère dans le sens que ces jeunes espéraient. Leurs rêves appartiennent au passé, mais les traces en sont encore chaudes, et bien des témoins, toujours vivants.

« Wilfried » est parti à leur rencontre, des deux côtés de l'Atlantique.

Fresque de l'artiste cubain Francisco Ribero, à Louvain-la-Neuve. Peinte en 1992 pour commémorer « cinquante ans de résistance contre la conquête ».



l'été latino



I. Le pays originel

Plazade Armas, il n'y a que les enfants pour virevolter sous les hauts acacias, pour courir entre les allées qui longent de petits étangs. Les adultes, assommés par la moiteur émolliente de la fin d'après-midi, économisent leurs gestes. Restent assis sur les bancs publics, entre les poivriers sauvages, les *ceibos* aux fleurs rouge sang et les *huarangos* typiques des régions désertiques. La chaleur tropicale compose un ciel à la lumière crayeuse, diaphane. Sous les ponts des rues alentour, s'étalent des fresques contestataires ou simplement poétiques. Le quartier de Barranco, autrefois un village, a depuis longtemps été aspiré par la ville de Lima. Il reste néanmoins une parcelle d'esprit bohème dans une agglomération démentielle, 11 millions d'habitants. Un lieu que l'on croirait conçu pour les cartes postales, riche en anciennes demeures coloniales aux façades pastels, avec leurs balcons de bois vermoulu qui donnent sur l'océan. En dix minutes de marche, on a les pieds dans l'eau. On y accède par un long escalier qui part de la place et dévale jusqu'aux vagues du Pacifique. Grâce

de l'hémisphère sud, en ce mois de février, ce sont les vacances d'été. Les plages sont bondées le long de la Panaméricaine.

« *Chaque fois que je viens à Lima, je cherche à loger dans ce quartier* », indique David Méndez Yépez. Le trentenaire, chanteur et musicien avec le groupe Chicos y Méndez, a changé en 2024 de registre artistique. Avec sa sœur Marisel, il a fait aboutir une idée qui fermentait depuis longtemps en lui : une pièce de théâtre qui raconterait l'écartèlement de leurs vies, entre Belgique et Pérou, au passé et au présent. C'est leur histoire personnelle, c'est celle de leurs parents, mais c'est une histoire qui les dépasse, celle de milliers de femmes et d'hommes qui portaient un songe, celui d'une Amérique latine plus juste et solidaire.

La pièce s'appelle *Recordar c'est vivre à nouveau*. Du verbe *recordar*, se souvenir. Elle a été jouée l'an passé dans plusieurs théâtres de Wallonie et de Bruxelles. En ce mois de mars 2025, David et Marisel se préparent au grand saut, la confrontation avec le public péruvien à l'occasion d'une

Marisel et David Méndez Yépez, dans le quartier de Magdalena Del Mar, à Lima, en février 2025.



Victor Méndez
et Isabel Yépez.
Les années militantes.

Victor Méndez dissémine ses documents (romans latino-américains, tracts révolutionnaires...) aux quatre coins de Louvain-la-Neuve, en une myriade de cachettes connues de lui seul. Chaque été, il rouvre ses caisses et trie leur contenu. Sa conception des vacances : un voyage à travers ses souvenirs. Jusqu'à ce soir d'hiver où son téléphone sonne dans le vide.



mini-tournée, trois représentations à Lima, une à Arequipa. David apparaît les traits tirés. « Ça a été un énorme défi logistique de monter l'organisation, le financement. Là, je suis épuisé. Je n'ai pas trop l'espace émotionnel pour réaliser ce qui va se passer. »

Tout a commencé dans ce même quartier de Barranco, en décembre 2021. Pour les septante ans d'Isabel Yépez, la mère de David et Marisel, la famille réunie avait entrepris un long voyage dans le pays originel. Le fils de Marisel était tout petit. Pendant que leur mère le gardait, David s'est échappé avec sa sœur. Dans un bar, il lui a confié son projet de pièce de théâtre. Marisel n'a rien oublié de cette conversation fondatrice : « J'ai dit à David que je voulais participer à l'aventure. Il n'était pas trop d'accord car il voulait développer son propre rapport au Pérou. »

Née au Pérou, elle avait un an et demi lorsque ses parents ont migré vers l'Europe. David, le cadet, a vu le jour en Belgique. Il a grandi avec le sentiment d'un manque, d'un retard à rattraper, sentiment encore accentué par les longs séjours de sa sœur au Pérou — six mois après la rhéto, puis encore quatre mois pour des stages pendant ses études de médecine.

Du temps a passé, la pièce est devenue réalité. Et dans ce quartier de Barranco, assis à une table au fond du bar Juanito, une taverne

tout en longueur, un peu sombre malgré les hautes verrières, les limonades se boivent lentement. Les mots sont à peine couverts par le grésillement obsédant du ventilateur. La conversation s'apparente à un répit avant la bataille. La première de la pièce au théâtre Yuyachkani de Lima doit avoir lieu dans trois jours, et il reste mille choses à régler, entre les répétitions, les tracas liés à la captation vidéo, l'impression des programmes, les contacts avec l'ambassade de Belgique... Le temps d'une pause, David et Marisel remontent aux sources de leur histoire, déplient l'album familial.

Leurs parents, Isabel Yépez et Victor Méndez, sont venus en Belgique pour étudier. Ils y sont restés bien plus longtemps qu'ils ne l'auraient voulu. Après l'école, quand les deux petits enfants rentraient à la maison, dans le quartier de l'Hocaille à Louvain-la-Neuve, ils trouvaient un morceau de Pérou délocalisé. Le tourne-disques passait en continu de la musique latino. Le facteur déposait dans la boîte aux lettres de larges enveloppes au papier bruni, bardées d'une dizaine de timbres multicolores. La grand-mère restée de l'autre côté de l'océan ravitaillait les exilés en épices andines, en *mazamorra* élaborée avec du maïs bouilli. Les enveloppes contenaient aussi les journaux du pays. Le soir, à table, les parents dissertaient des nouvelles de là-bas, souvent mauvaises.

Marisel se souvient de deux élèves chiliennes de sa classe en primaire. « Un jour, elles sont rentrées au Chili avec leur famille. Et moi, je pensais : l'an prochain, nous aussi, on rentre au Pérou ! » Mais le temps s'écoule, et « l'an prochain » est sans cesse postposé. Vient le moment où il n'est plus du tout question de « l'an prochain ». Le pays traverse des heures affreuses. Le Sentier lumineux, un mouvement de guérilla maoïste, planifie depuis les campagnes une insurrection fanatique et cruelle contre les « ennemis du peuple ». Les principes sectaires de l'organisation n'auraient d'équivalent nulle part ailleurs en Amérique latine, à tel point que l'on en parlera comme des « khmers rouges latinos ». Parallèlement, le Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru (MRTA) mène sur d'autres fronts une lutte armée inspirée par les préceptes de Che Guevara. En retour, des milices paramilitaires d'extrême droite assassinent dans l'impunité.

Le 31 janvier 1991, la police péruvienne déclenche l'opération Caballero. En dix-sept lieux de Lima, les forces spéciales procèdent à des perquisitions simultanées. L'appartement occupé par la tante



Lima, février 2025.

de Marisel et David est l'un des endroits visés. Adelaida Méndez, une institutrice de 42 ans, vit avec sa mère, dans le quartier de Santa Catalina. Elle fume une cigarette quand, depuis son balcon, elle voit la rue en contrebas embouteillée de voitures. Des hommes cagoulés frappent à sa porte. Plus tard, on apprendra que les recherches ciblent toutes les personnes qui ont été en contact avec Nelly Evans, une religieuse défrôlée qui a épousé la cause du Sentier lumineux. Dans l'appartement occupé par Adelaida Méndez, les enquêteurs trouvent neuf caisses en carton. Ils y découvrent des armes, de faux passeports, et le gros lot : une cassette vidéo où l'on voit Abimael Guzman, le leader du Sentier lumineux, danser sur la musique de *Zorba le grec*¹, entouré de tous les dirigeants de l'organisation. La vidéo est diffusée au journal télévisé. Elle provoque une commotion nationale. Trente-quatre ans plus tard, pas un Péruvien n'a oublié le moment exact où il a vu ces images. Pour la première fois, la population découvrait alors les visages de tous les chefs clandestins qui terrorisaient le pays depuis des années. La perquisition dans l'appartement de Santa Catalina mène en 1992 à la capture d'Abimael Guzmán et porte un coup fatal au Sentier lumineux. Le nom d'Adelaida Méndez s'étale en gros titres dans la presse. Les journaux s'interrogent sur le rôle trouble de « la maîtresse soupçonnée de terrorisme ». Celle-ci clame son innocence : elle ignorait le contenu des caisses stockées chez elle, jure-t-elle. À Louvain-la-Neuve, ses neveux suivent l'affaire sans tout comprendre mais voient bien le stress qui assaille leurs parents. D'autant que ces derniers étaient les propriétaires de l'appartement occupé par Adelaida à Santa Catalina.

D'instinct, Victor Méndez veut retourner au pays, faire libérer sa sœur, qu'il sait innocente. Depuis le Pérou, son beau-frère l'en dissuade : « *Ne reviens pas ! Les caisses ont été trouvées chez vous. Vous allez vous faire arrêter.* » Victor Méndez enseigne alors l'espagnol à l'Institut des langues vivantes de Louvain-la-Neuve. Rongé par l'impuissance, il tente d'agir à distance. C'est son fils David qui, dans le bar de Barranco, raconte la suite.

« *Mon père a remué ciel et terre pour faire libérer sa sœur. En particulier, il actionne les réseaux de l'université de Louvain. Il va voir le recteur pour expliquer son histoire, qui n'est pas une histoire facile à expliquer. Le recteur aide notre père à contacter les autorités ecclésiastiques pour faire pression sur le gouvernement péruvien.* » De fil en aiguille,

1 Film de Michael Cacoyannis sorti en 1964. Il popularise dans le monde entier le sirtaki et le folklore grec. La bande-originale est signée par le compositeur Mikis Theodorakis, militant du Parti communiste grec.

contact est pris avec un prêtre belge établi à Lima. Originaire d'Eben-Emael, dans la Basse-Meuse, Hubert Lanssier a mis sa vie au service des droits humains. Il coordonne une équipe d'avocats qui défend toutes les personnes injustement emprisonnées, dans ces années où, au nom de la lutte antiterroriste, la répression s'abat tous azimuts. Victor Méndez parvient à organiser une rencontre en prison entre Hubert Lanssier et sa sœur Adelaida. Face à l'institutrice soupçonnée de terrorisme, l'ecclésiastique cherche à comprendre les tenants et aboutissants.

— Pourquoi avoir accepté quand Nelly Evans vous a demandé d'entreposer ces caisses chez vous ?

— Je la connaissais. Je n'avais pas de raison de refuser un service à une amie.

Hubert Lanssier ne bronche pas. Il creuse le dossier, demandes des précisions. Au sortir de l'entretien, le prêtre fait une blague grinçante :

« *Maintenant que vous me connaissez, je peux vous laisser ma mallette ?* » La détenue rit jaune. Elle devra pourtant au prêtre belge sa libération, le 17 juillet 1996.

« *Tous les dimanches, mon père nous faisait enregistrer des chansons qu'on envoyait à notre tante en prison* », se rappelle Marisel. Des années plus tard, quand David interviewera Adelaida Méndez, en vue de sa pièce de théâtre, celle-ci lui confiera que lors de sa détention, elle n'avait pas de quoi écouter les cassettes reçues de Belgique. Le temps aura filé. Au début des années 2000, le Sentier lumineux est pour l'essentiel démantelé, le Pérou retrouve une paix précaire. Une fenêtre s'ouvre pour enfin envisager un retour, « *L'an prochain* »... « *Mais à ce moment-là, j'avais 20 ans, situe Marisel. Ma vie était en Belgique, j'étudiais la médecine, je n'allais plus aller au Pérou.* »

La nostalgie gagne Victor Méndez. La maison familiale devient trop étroite pour ses volumineux souvenirs : romans latino-américains, tracts révolutionnaires, comptes-rendus de réunions... Il dissémine ses documents aux quatre coins de l'université, en une myriade de cachettes connues de lui seul. Chaque été, il rouvre ses caisses et trie leur contenu. Sa conception des vacances : un voyage à travers ses souvenirs. Jusqu'à ce soir d'hiver où son téléphone sonne dans le vide. La famille traverse des heures d'angoisse. Le mardi 21 janvier 2014, le corps du professeur est repêché dans le lac de Louvain-la-Neuve. Suicide, agression, accident ? Ses enfants vivent avec cette question jamais résolue.

David et Marisel entrecroisent leurs mots, méditent à voix haute sur cet exil qui n'aura jamais pris fin.

— Le fait de n'être jamais rentré au Pérou, c'est une grande blessure avec laquelle on a grandi.

— Mon père avait planifié sa vie : quatre, cinq ans en Europe, puis revenir. Il était dans une période de doute intellectuel. Fallait-il croire encore en la révolution ? Il pensait qu'avec des outils intellectuels peaufinés, un nouveau bagage théorique, il allait y voir plus clair, être utile au Pérou. Tout le projet de vie de mes parents, c'était de servir leur pays.

— Pour maman, ça reste la tragédie de sa vie. C'était une génération où le collectif primait sur l'individuel. La carrière individuelle n'avait de sens que pour aider au collectif. Il fallait servir ! Leur vie militante, c'était leur vie tout court. C'était le moment dans l'histoire où on croyait que la révolution allait arriver. Il fallait juste l'aider un peu.

— Nos parents sont d'une génération qui a cru qu'elle pouvait tout changer. Nous, on n'a jamais connu ça. Et ce sentiment-là, même si finalement ça s'est fini mal, je le leur envie un peu. Que fait-on avec la désillusion, le désenchantement ? Mon ambition, ce n'est pas d'être heureux malgré mes blessures, c'est d'être heureux avec mes blessures.

II. Vérité et réconciliation

Il règne à Magdalena del Mar, quartier de classe moyenne, une ambiance apaisée, sans ostentation, à rebours des inégalités explosives qui déchirent la ville de Lima. Rolando Ames et Carmen Lora y habitent une maison qui respire une vie entière d'engagement social et de travail intellectuel. Il a été avocat, sociologue, a étudié à l'université de Louvain dans les années 1960. Elle est psychopédagogue, spécialiste des questions de genre en Amérique latine. Ils avaient noué une forte amitié avec Victor Méndez et Isabel Yépez avant que le couple ne quitte le Pérou, et ils ont suivi avec affection le parcours de Marisel et David.

« *Ce qu'ils ont fait avec leur pièce de théâtre, c'est quelque chose que n'ont pas fait d'autres jeunes de leur génération au Pérou*, observe Rolando Ames. *Il y a au Pérou des enfants de militants qui ont connu cette histoire d'une gauche qui échoue, ou qui a été réprimée... Des jeunes nés dans les années 1980 et 1990 qui ont vécu les mêmes événements... Mais ils ne les ont pas racontés. Peut-être parce qu'ils n'en ont pas eu la possibilité.* »





Rolando exhume tout le contexte d'une époque révolue, où la jeunesse croyait dur comme fer dans un monde meilleur. Histoire complexe, pleine de sigles, de noms propres et de circonvolutions. Rolando Ames a connu Victor Méndez au moment où celui-ci militait au sein de l'UNEC, l'union nationale des étudiants catholiques. Victor était inscrit à l'université publique San Marcos, Rolando enseignait à l'université catholique de Lima, et un écart de quinze ans les séparait. Mais le courant passait bien. « *Je suis devenu une espèce d'oncle pour lui* », confie Rolando Ames, aujourd'hui âgé de 87 ans. Tous les courants de la gauche et de l'extrême gauche se côtoient alors, dans un foisonnement de sigles et de mots d'ordre. Les mariatéguiques, les marxistes-léninistes, les castristes, les maoïstes, les chrétiens de gauche... « *Il y avait même une tendance pro-albanaise.* » Dans ce panorama, Victor Méndez émerge par sa personnalité généreuse et joviale, son visage rond, son désir d'aider les autres, et sa foi chrétienne affirmée — pas si courant dans les cercles de gauche de l'université publique. Pour toutes ces raisons, ses camarades le surnomment *el obispo*, « l'évêque ».

En 1980, la coalition Izquierda Unida vise à rassembler toutes les organisations de la gauche péruvienne en un grand parti de masse. Lorsqu'il se porte candidat au Sénat aux élections de 1985, Rolando Ames choisit Victor Méndez, « *un organisateur hors-pair* », comme chef de campagne. Marisel, la fille de Victor et Isabel, naît en pleine campagne électorale. Le nourrisson est emmené dans tous les meetings. Avec, au final, un résultat prometteur : Izquierda Unida s'impose comme la deuxième force politique du Pérou. L'espoir naît d'une gauche capable de diriger le pays et de réaliser la transformation sociale attendue. « *On a été sur le point d'y arriver, mais les divergences l'ont emporté. C'était une chose d'être unis dans la lutte, pour protester. C'en était une autre de s'accorder sur un programme commun dans le but de gouverner.* »

Rolando Ames, Victor Méndez et bien d'autres basculent parmi les perdants de l'histoire. Débordés par une ultra-gauche qui veut faire advenir la justice sociale par la *guerre populaire*, non par le suffrage universel. Tout un symbole : le Sentier lumineux a fait irruption le 17 mai 1980 en brûlant des urnes électorales à Chuschi, dans la région d'Ayacucho, lors du premier scrutin libre après la dictature militaire. Se dessine la fracture entre une gauche démocratique et une gauche terroriste. Celle-ci prend un tour toujours plus atroce. María

Elena Moyano, maire Izquierda Unida de Villa El Salvador, une commune pauvre bâtie sur le désert, au sud de Lima, défie le Sentier lumineux. Cette activiste sociale et féministe de 33 ans, afrodescendante, participe à un repas de quartier, un soir de 1992, quand quinze guérilleros sendéristes entrent dans la salle. Une membre du commando lui tire dans la poitrine et la tête, puis emmène son cadavre. Le Sentier lumineux dynamite le corps en pleine rue.

Pendant ce temps, le pouvoir politique mute. En 1990, le mathématicien Alberto Fujimori a gagné de manière inattendue le second tour de l'élection présidentielle, face à l'écrivain Mario Vargas Llosa. Ce professeur d'université s'est fait connaître par sa participation régulière à une émission de débat de la télévision publique. Deux ans après son arrivée à la tête de l'État, Fujimori imprime un virage autoritaire. Il dissout le parlement, interdit les partis d'opposition, censure la presse et autorise les pires exactions de l'armée pour réprimer les *subversifs*. Fujimori se maintient au pouvoir jusqu'en 2000. La gauche démocratique est définitivement perdante et marginalisée.

Un certain désenchantement gagne toute l'Amérique latine. « *Fujimori s'est rapproché des milieux d'affaires. Avec lui, la politique se dépolitise, analyse avec le recul Carmen Lora. L'idée l'emporte que ce qu'il faut, ce ne sont plus des politiques au sens classique du terme, mais des gestionnaires à poigne.* » Fujimori, à sa manière, annonce Berlusconi, Trump et Bolsonaro.

On a rendez-vous avec Jean-Marie Ansion, mais Jean-Marie Ansion existe-t-il encore ? Les habitants du quartier Jesús María où il réside, l'administration péruvienne et les moteurs de recherche ne connaissent que Juan Ansion, un sociologue qui enseigne à l'université catholique de Lima. Dans son salon bardé de livres, l'intéressé éclaire les motifs de son identité double. Il a débuté ses études à Louvain en 1966.

« *La moitié des étudiants étrangers étaient latinos. Cette année-là, quatre-vingt étudiants péruviens sont arrivés à Louvain.* » Par la grâce des travaux de groupe, il a rencontré sa future épouse, et future ministre du gouvernement péruvien. « *Nous étions quelques camarades qui nous connaissions depuis les candis. Un de nous a dit : la petite noire, là, faut l'inviter ! Ce qu'il a fait, timidement. Et finalement, c'est moi qui me suis marié avec elle.* »

La Belgique d'alors baigne dans les stéréotypes, teintés de racisme plus ou moins conscient. Jean-Marie Ansion brosse ce tableau à gros traits quand son épouse entre dans la pièce. Gloria Helfer est une tornade de naturel et de pétulance. Elle raconte les premiers repas passés dans sa belle-famille belge, où elle rencontre une réelle bienveillance, loin des regards pesants qu'elle a parfois sentis sur elle à Louvain. « Dans cette famille ouverte, chaleureuse, la contrepartie, c'était qu'on te regardait comme une chose exotique », rapporte-t-elle. Dans une Europe encore peu habituée à la présence immigrée, l'Amérique latine se résume à quelques images tropicales. « Pour ma famille, le Pérou, c'était Tintin dans "Le temple du soleil" », résume Jean-Marie Ansion. Fils de militaire, ce dernier est alors membre d'un petit groupe pacifiste, le mouvement Gandhi. Ce qui lui pose un cas de conscience : de l'avis général, la lutte armée est la seule voie crédible pour éman-

« Il y avait cette envie chez nous d'agir pour lutter contre la pauvreté, mais pour y parvenir, il fallait être un bon enseignant, un bon anthropologue, un bon économiste, un bon psychologue. Et donc il fallait se former ! C'est pour ça que nous allions étudier en Europe. »

Gloria Helfer, ancienne étudiante à Louvain et ancienne ministre de l'Éducation au Pérou

ciper les peuples du tiers-monde, de l'Algérie au Vietnam. Gloria éclate d'un rire sonore à l'évocation des débats enflammés avec son amoureux : « Comment le pacifisme pouvait-il se combiner avec la gauche révolutionnaire ? C'était impossible. »

Fille de militaire (« mais d'un militaire progressiste », insiste-t-elle), Gloria Helfer retrace l'état d'esprit qui animait nombre d'étudiants latinos à Louvain, nés au Pérou, en Colombie, au Mexique, au Salvador ou au Brésil. « Il y avait cette envie chez nous d'agir pour lutter contre la pauvreté, mais pour y parvenir, il fallait être un bon enseignant, un bon anthropologue, un bon économiste, un bon psychologue. Et donc il fallait se former ! C'est pour ça que nous allions étudier en Europe. »

On passe du bureau au patio, où la conversation se poursuit sous un figuier de Barbarie, entre les bougainvilliers et les orchidées et les

anthuriums rouges. Un rafraîchissant jus de maracuja s'invite dans les verres. Gloria et Jean-Marie racontent l'amour fulgurant, le mariage rapide, la première fille née en Belgique, la décision d'aller vivre au Pérou en 1972. Le gouvernement du général progressiste Juan Velasco entend alors mener de front réforme agraire, réforme éducative, réformes de l'industrie, de la pêche et du commerce. « Mais nous pressentions que la réforme de l'éducation serait celle qui soutiendrait toutes les autres, pour ce nouveau Pérou que nous voulions », indique Gloria Helfer. Entrée au ministère de l'Éducation, elle participe à l'élaboration des nouveaux programmes, inspirés par le théoricien brésilien Paulo Freire, auteur d'une « pédagogie de l'opprimé ».

Mais en 1975, un putsch fait tomber Velasco. Un autre militaire lui succède, plus conservateur, qui défait la réforme. La démocratie revient en 1978. Puis ce sont les années de sang, l'horrible guerre menée par le Sentier lumineux. En 1990, Gloria Helfer devient ministre de l'Éducation. Mais son mandat ne dure que quelques mois.

En 2001, une commission de vérité et réconciliation est instaurée au Pérou. Elle vise à faire la lumière sur toutes les violations des droits humains commises au cours des vingt années précédentes. Le modèle s'inspire du processus enclenché en Afrique du Sud après la fin de l'apartheid. La présidence de la commission est confiée à Salomon Lerner Febres, docteur en philosophie de l'université de Louvain. Le rapport final est rendu public en 2023. Dans la foulée, l'ancien président Alberto Fujimori est condamné pour crimes contre l'humanité et pour corruption, et plus tard emprisonné.

Vingt ans après leur publication, les conclusions de la commission de vérité et réconciliation restent très contestées par la droite conservatrice. Celle-ci n'a jamais admis que le document qualifie comme « conflit armé » des événements qui relèvent selon elle de la lutte antiterroriste. Ces dernières semaines, les tensions se sont encore accrues. Un climat pesant règne au Pérou depuis la destitution par le parlement, en décembre 2022, du président de gauche Pedro Castillo, après seize mois de mandat. C'est l'ancienne vice-présidente Dina Boluarte qui exerce aujourd'hui la direction du pays. Elle est soutenue par une majorité parlementaire hétéroclite, dominée par deux partis d'extrême droite. Keiko Fujimori, la fille de l'ex-chef d'État, a par trois fois échoué de justesse



Région d'Ayacucho, années 1980. Les enfants d'une école veillent le corps d'un élève tué lors d'un massacre commis par le Sentier lumineux.

En 1987, la « marche du sacrifice » : des milliers de personnes venues des Andes protestent contre leurs conditions de vie en ralliant Lima à pied.

WILFRIED N° 31

au second tour des élections présidentielles (48,6 %, 49,9 % et 49,9 % en 2011, 2016 et 2021). Les sondages la donnent favorite pour l'échéance de 2026.

Dans ce contexte, Gloria Helner insiste sur la nécessité de maintenir, coûte que coûte, un regard complexe sur l'histoire. « *La mémoire est un*

thème clé. Ceux qui ont causé ce désastre, cette misère humaine que furent les années de violence, ne veulent pas qu'on garde la mémoire. Ils veulent l'oubli. » Juan Ansion complète : « *Le rapport de la commission de vérité et réconciliation, c'est la meilleure recherche en sciences humaines qui ait été réalisée au Pérou, de loin ! Il n'existe aucun travail comparable, que ce soit par la quantité de données, la précision des entretiens, la rigueur de leur récolte, le sérieux dans l'analyse. Les négationnistes nient toute cette réalité-là. Parce que les négationnistes nient tout. Y compris le réchauffement climatique. Aujourd'hui, personne n'écoute personne. Mais ce rapport est là pour les générations futures.* »

III. Les veines ouvertes

Chaque pays d'Amérique latine a ses propres traumatismes. La même expérience de la conquête brutale et du colonialisme soude toute- fois les peuples du continent. Leur sort obéit aux mêmes structures, disséquées par l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano dans un ouvrage

mémorable, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*. Ce livre-manifeste, paru en 1971, mêle le reportage, l'histoire, l'économie. Il exhume la saga déchirante de pays spoliés. Où l'exploitation des indiens, des esclaves africains, puis d'un prolé- tariat réduit à la misère a permis l'accumulation de fortunes gigantesques. Où l'extraction de l'argent et de l'étain, les plantations de cannes à sucre et de caoutchouc, les cultures du café et du cacao ont autorisé des gains colossaux. Mais où — c'est la tragédie de l'Amérique latine — ces richesses ne reviennent jamais aux populations locales. Elles ont bénéficié aux armateurs d'Anvers, aux négociants néerlandais, aux banquiers anglais, aux capitalistes de Boston et de New York... À quel prix humain ? Vers l'an 1616, le gouverneur espagnol Juan de Solorzano remarquait que dans les mines de mercure de Huancavelica, au Pérou, « les ouvriers meurent dans un délai de quatre ans en général ». À la fin du xx^e siècle, dans le quartier de Casa Amarela, à Recife, au nord-est du Brésil, plus de la moitié des enfants meurent avant d'atteindre leur premier anniversaire.

Eduardo Galeano soutient, chiffres à l'appui, que c'est l'exploitation sauvage de l'Amérique latine qui a en grande partie permis une accumulation de capital sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Laquelle a donné une impulsion décisive à l'essor industriel de l'Europe et des États-Unis. L'auteur met en évidence une autre particularité latino-américaine : la présence d'une oligarchie qui engrange des profits mais ne les réinvestit pas dans l'économie régionale. L'élite multiplie les dépenses d'apparat, tandis que la valeur ajoutée file ailleurs. Dans la première moitié du XVII^e siècle, les entreprises néerlandaises raffinent et commercialisent le sucre brut des Caraïbes et du Brésil. Dans les années 1970, ce sont des firmes nord-américaines qui régissent le commerce du café brésilien, et deux des cinq plus grandes firmes qui assurent l'exportation du coton péruvien ont leur siège aux États-Unis.

L'injustice permanente, visible partout, forme la trame des sociétés latino-américaines. Elle a créé un terrain propice aux confrontations violentes. Au Pérou, cette réalité a pris une forme particulière avec l'émergence du Sentier lumineux. Les dirigeants de l'organisation maoïste ont théorisé la *cuota del sangre*, la cotisation du sang : non seulement inévitable, mais souhaitable

pour mener à bien la révolution. La réponse de l'appareil d'État fut souvent la répression. Le rapport de la commission de vérité et réconciliation établit le bilan du conflit armé à 69 280 morts et disparus, civils, militaires et guérilleros, entre 1980 et 2000.

Que faire de cette douleur-là ? La commission a préconisé la création d'un musée de la mémoire. Après maintes péripéties, et l'action résolue de l'écrivain Mario Vargas Llosa, qui a joué de toute son influence pour qu'aboutisse le projet, le Lugar de la memoria (LUM) a été inauguré en 2015. Un fragile consensus se dessinait : tirer un trait sur la violence ; ne pas transmettre aux jeunes générations le poids de la haine ; éviter de bâtir le renouveau sur l'amnésie.

À Lima, le LUM se dresse en haut d'une falaise, comme adossé à la ville immense, face à l'océan Pacifique. C'est un ensemble de béton de facture brutaliste, avec les articles de la déclaration des droits humains gravés dans de hautes colonnes. Depuis la plateforme qui mène à l'entrée du musée, sous une lumière aveuglante, orangée, on observe le lent mouvement des parapentes dans le ciel, le roulis des vagues, on entend les coups de klaxon de la circulation infernale sur la route côtière bordée de palmiers.

À l'intérieur, il règne un silence grave, presque un recueillement. Ce dimanche, il y a très peu de touristes étrangers. La plupart des visiteurs sont des Péruviens et des Péruviennes, de tous les âges et de toutes les classes sociales. Beaucoup défilent en silence, s'arrêtent devant les panneaux explicatifs, fixent des photos parfois insoutenables. Des cartes reflètent la dimension très localisée de la violence. La région d'Ayacucho, pourtant très peu peuplée, a concentré 40 % des victimes, pendant que de larges franges du territoire national restaient à l'écart du conflit. On mesure le travail d'équilibriste réalisé par l'équipe du LUM : relater un déchirement collectif, sans trahir les faits, mais en respectant la sensibilité, les opinions de chaque visiteur.

L'une des parties les plus captivantes du musée est une salle parsemée de piliers, qui sont autant d'écrans vidéo diffusant chacun un témoignage. Comme une polyphonie de la douleur. On entend un homme gay qui fut torturé, cible du « nettoyage social » ordonné par le MRTA ; une femme violée par des militaires ; la fille d'un maire de la gauche nationaliste abattu par le Sentier lumineux ; un jeune écrivain, fils de deux dirigeants sendéristes tués en opération ; un paysan qui avait douze ans lors du massacre d'Accomarca commis par l'armée, où périrent son père et son petit frère de huit mois ; un militaire handicapé à vie après un affrontement avec le MRTA... On en ressort avec la conviction que toutes les souffrances ne s'annulent pas, ne se contredisent pas, mais se répondent et s'additionnent. Reconnaître la vérité de chacune d'elles n'est en aucun cas relativiser les autres.

La mémoire reste cependant un terrain de conflit. Début janvier 2025, le gouvernement péruvien a sèchement limogé le directeur du LUM, Manuel Burga. C'est donc à son domicile, et non à son bureau désormais vide, que l'on se rend pour le rencontrer. Cet historien, ancien recteur de l'université publique San Marcos, vit au huitième étage d'un immeuble dressé dans le quartier d'affaires de San Isidro, dans un vaste appartement au parquet lustré, entre les murs décorés de reproductions de Miro, Kandinsky et Picasso. L'historien articule nettement, en pédagogue, s'arrête de temps à autre pour vérifier que l'on prend bien note. Il a gardé ses réflexes de professeur, prend un plaisir manifeste à exposer sa pensée. Ponctue ses explications de petits rires amusés. Il commente d'une voix calme sa récente éviction.

« Ceux qui ne vont pas au LUM supposent que le musée est une apologie du terrorisme. Bien sûr, ça n'a rien à voir. Je n'ai jamais sympathisé avec aucune organisation terroriste. » Quelle ironie de l'accuser de collusion avec les terroristes, lui qui n'a jamais milité dans aucun parti, fût-ce dans les temps tumultueux de sa jeunesse. « Je me tenais à l'écart de l'agitation et de la politique. Mais j'observais que le Pérou était un pays avec une très grande population pauvre, marginalisée. Depuis toujours, le Pérou a fonctionné fondamentalement pour une élite créole, liménienne, qui vit dans l'entre-soi, et qui se concentre exactement dans ce quartier où je vis aujourd'hui. » Manuel Burga éclate de rire, et ajoute : « Ça m'a toujours dégoûté un peu. »

L'injustice permanente, visible partout, forme la trame des sociétés latino-américaines. Elle a créé un terrain propice aux confrontations violentes. Au Pérou, cette réalité a pris une forme particulière avec l'émergence du Sentier lumineux. Les dirigeants de l'organisation maoïste avait théorisé la *cuota del sangre*, la cotisation du sang : non seulement inévitable, mais souhaitable pour mener à bien la révolution.

En tant qu'historien, il défend la nécessité d'entretenir la mémoire. Salue l'initiative de ces deux jeunes Belgo-Péruviens qui ont choisi de se confronter à un passé complexe. Il a rencontré David Méndez alors que celui-ci menait ses premières recherches. Il lui avait ouvert toutes les archives du LUM. En échange, il avait demandé au jeune chanteur venu de Bruxelles un concert gratuit dans l'auditorium du musée, qui porte le nom du prêtre belge Hubert Lanssier.

Manuel Burga a étudié à l'université San Marcos quelques années avant Victor Méndez et Isabel Yépez. Même s'il ne les a pas connus, il sait dans quel bain les parents de David et Marisel ont été formés. « La révolution cubaine, c'était vu comme l'heure de l'Amérique latine ! Cuba a mis les horloges là où elles devaient être. Toute la jeunesse de San Marcos était une jeunesse progressiste, convaincue que le chemin de l'histoire passait par Cuba. Victor et Isabel burent les idées et l'atmosphère de leur époque. Les jeunes étaient

de gauche. Maintenant, il semblerait que les jeunes soient de droite. Parce que c'est une autre période historique. On ne devrait ni s'en offusquer, ni s'en étonner. »

Effervescence à l'entrée du théâtre Yuyachkani. La file s'allonge jusque sur la rue. Les deux cents places ont déjà été réservées, mais de nombreuses personnes sont venues malgré tout, ce vendredi soir, dans l'espoir de pouvoir assister à la première représentation de *Recordar c'est vivre à nouveau*. Bon an, mal an, le public s'installe sur les gradins en bois, dans ce haut lieu du théâtre alternatif péruvien depuis les années 1970. Peu après 20 heures, les lumières s'éteignent. David et Marisel apparaissent sur scène.

En Belgique, la pièce était aux deux tiers en français, un tiers en espagnol sous-titré. Au Pérou, les proportions s'inversent. En mots, en gestes, le frère et la sœur explorent à tâtons l'engagement de leurs parents, leurs dilemmes éthiques, l'histoire du Pérou... Les insertions musicales donnent à la pièce sa couleur unique. David s'assied sur le *cajón*, et tout en le frappant des mains, rappelle l'origine afro-péruvienne de cette caisse en bois popularisée par le répertoire flamenco. Après une allusion furtive, et drôle, à Manu Chao, il s'empare du charango, petite guitare des régions andines, et joue quelques notes de *El pueblo unido jamás sera vencido*. Quelques notes, pas plus, car ici chacun reconnaît immédiatement l'hymne emblématique du groupe chilien Quilapayun, bande-son de toutes les luttes. Lorsque David et Marisel entonnent *El plebeyo* (le plébéien), une très ancienne valse péruvienne, toute la salle reprend spontanément les paroles en chœur.

Ambiance soudain plus grave quand Marisel évoque la détention de sa tante et prononce le nom de Nelly Evans. Un murmure parcourt la salle. Dans le public, presque tout le monde connaît le patronyme de cette ancienne dirigeante du Sentier lumineux, associé aux pires heures du terrorisme. David joue à la guitare la mélodie de *Zorba le grec*. Le moment est d'une intensité d'autant plus vive qu'Adelaida Méndez assiste à la pièce, assise quelque part dans la salle. Nouveau trouble, plus tard, quand Marisel raconte qu'elle promène son fils près du lac de Louvain-la-Neuve, et que celui-ci lui demande pourquoi son grand-père est mort dans cette grande eau calme.



De 1980 à 2000, le Pérou traverse vingt années d'une guerre civile qui ne dit pas son nom.

Au final, ce n'est pas une photographie exacte de l'histoire que propose la pièce, mais sa version remâchée, triturée, passée au tamis du temps qui passe. Elle flotte encore dans les esprits quand on se retrouve, deux heures après la sortie du théâtre, dans un bar de Miraflores, au milieu de la nuit. « *Depuis que je me suis lancé dans la conception de cette œuvre, j'ai mal au dos. Je me réveille chaque jour à quatre heures du matin* », confie David. S'il ouvre la voie à la résilience, le travail de mémoire a aussi ses zones de tension.

IV. Louvain-la-rouge

En 1953, le Collège pour l'Amérique latine est fondé à Louvain. Il a pour mission de préparer les prêtres belges candidats à un départ outre-Atlantique. Au programme : philosophie, théologie, cours d'espagnol et de portugais, leçons d'histoire, de géographie et de littérature latino-américaines. Le Collège accueille aussi des prêtres et séminaristes latino-américains venus se former à Louvain. Du fait de son caractère catholique, l'université bénéficie de la confiance de la haute société latino-américaine.

C'est ainsi qu'en 1954, un jeune prêtre colombien arrive à Louvain pour étudier la sociologie. Il est issu d'une famille de la bourgeoisie libérale, mais non catholique. Il a découvert par lui-même le christianisme. Il s'est enthousiasmé pour ce Jésus qui fréquente les infréquentables, snobe les nantis, et affirme qu'il est plus facile pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille que pour un riche d'entrer au royaume des cieux.

La mère de Camilo Torres l'accompagne lors de ses premiers mois en Belgique. Le prêtre vit avec elle dans un appartement de la Bondgenotenlaan,

près de la gare. L'endroit devient le lieu de rassemblement des étudiants latinos. Les soirées y sont animées. Camilo Torres déménage ensuite dans une résidence étudiante à Heverlee. Il se familiarise avec les réalités sociales belges. D'un naturel liant, il noue de nombreux contacts en dehors de l'université. Il se rend souvent dans une paroisse de la banlieue de Liège où il découvre le quotidien des mineurs et des métallurgistes. Son dynamisme, sa vivacité d'esprit épatent l'un de ses professeurs de sociologie, le chanoine François Houtart.

L'éveil politique de Camilo Torres a pour toile de fond l'antagonisme Est-Ouest de la guerre froide. Comme dans un jeu d'échecs, les deux maîtres du monde — États-Unis et Union soviétique — avancent leurs pions. Tentent d'affaiblir l'adversaire, en évitant la confrontation directe. L'Asie, l'Amérique latine et l'Afrique ne comptent que comme terrain de jeu de leurs manœuvres. Dans les pays du Sud, un mécontentement s'affirme peu à peu. Face aux deux grands blocs, un « troisième monde » s'annonce. En 1955, la conférence de Bandung, en Indonésie, réunit pour la première fois les représentants de vingt-neuf pays d'Asie et d'Afrique. Parmi les orateurs vedettes du nouvel axe, se trouvent le président indonésien Sokarno, le président égyptien Nasser et le Premier ministre indien Nehru. Ce dernier invente une expression qui fera florès. Il parle de « non-alignement », car ces acteurs refusent de se situer dans l'orbite soviétique ou étasunienne.

L'Amérique latine reste d'abord à l'écart de ce mouvement. Et pour cause : les États-Unis la considèrent comme leur chasse gardée. Tout au long du xx^e siècle, ils se livrent à de multiples interventions militaires, à visage plus ou moins découvert, en Haïti, au Mexique, en Colombie, en République



Camilo Torres.

dominicaine, au Guatemala... Le message est clair : ils ne laisseront pas les gouvernements de ces pays prendre des positions contraires aux intérêts étasuniens. Mais bientôt, un événement bouleverse la donne. Le 2 décembre 1956, quatre-vingt-deux guérilleros débarquent sur la côte sud-est de Cuba. Ils sont emmenés par un avocat volubile, Fidel Castro. Un médecin argentin les accompagne : Ernesto Guevara, que Castro a rencontré lors de son exil au Mexique. Ses camarades le surnomment *Che*. Pourchassés par les troupes du dictateur Fulgencio Batista, les guérilleros tiennent bon.

Louvain acquiert la réputation d'une *universidad roja*, une université rouge. Dans les milieux conservateurs latino-américains, on considère désormais d'un œil critique cette ville belge dont les étudiants reviennent avec des idées radicalisées.

Ils s'organisent dans les montagnes. La rébellion grandit. Le 8 janvier 1959, Fidel Castro et ses hommes entrent dans La Havane. « *Cuba 1959, ça change tout ! C'est un catalyseur énorme*, énonce Guy Bajoit, professeur émérite de sociologie à l'UCLouvain. *Ça donne à l'ensemble de l'Amérique latine une espèce de modèle dont la gauche se saisit et qu'elle essaye de reproduire. C'est ce qui place aussi l'Amérique latine au centre de l'attention, en Europe et ailleurs.* »

WILFRIED N° 31

Camilo Torres suit ces événements à distance, mais avec attention. Il a quitté la Belgique fin 1958, une poignée de jours avant que le régime de Batista ne s'effondre. De retour en Colombie, il fonde à l'université nationale de Bogota la première faculté de sociologie. Toute l'Amérique latine vibre bientôt d'un même élan. Des mouvements de guérilla apparaissent en Argentine, en Bolivie, au Brésil, au Guatemala, au Venezuela... En Colombie, le Parti communiste parvient à organiser des groupes de paysans dans des zones rurales qui échappent au contrôle de l'État : ce sont les « républiques indépendantes ». Face à la répression de l'armée pour les éradiquer, les groupes rebelles se structurent. Cela donne naissance, en mai 1964, aux Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC). « *Les guérillas sont un problème social dont les racines se confondent avec celles du pays lui-même. C'est pour cette raison qu'il est inutile de les condamner en se servant de qualificatifs*

moraux », déclare Camilo Torres dans une interview en 1966.

Peu à peu, le regard du prêtre s'aiguise. Sa fibre sociale, sa compassion pour les démunis demeurent, mais ses analyses se font plus tranchantes. Dans une émission télévisée, il explique son cheminement : « *Quand j'ai compris que la charité, l'amour, pour être véritables et sincères, devaient être efficaces, j'ai compris qu'il était nécessaire de l'unir à la science. C'est pour cette raison que je suis devenu sociologue. Mais en étudiant la sociologie, je me suis rendu compte que pour donner à manger aux masses, pour donner une éducation aux masses, l'aumône du paternalisme ne suffisait pas. Et qu'il fallait organiser notre société de manière différente.* »

Le charisme de Camilo Torres opère. Sa popularité dans l'opinion publique grandit. Il fonde un hebdomadaire, sillonne le pays pour accélérer la prise de conscience des milieux populaires, tente d'unir les organisations progressistes divisées. Ce virage à gauche explicite lui vaut l'hostilité déclarée de la hiérarchie de l'Église colombienne. Camilo Torres demande sa « réduction à l'état laïc ». En janvier 1966, il rejoint dans les montagnes les guérilleros de l'ELN, un mouvement de guérilla d'inspiration castriste. Dans une lettre ouverte à ses compatriotes, reprise par les principaux journaux du pays, il annonce avoir pris un chemin sans retour : « Dans les moments où le désespoir du peuple atteignait ses limites extrêmes, les classes dirigeantes trouvaient toujours un moyen

pour tromper le peuple, le détourner de la lutte, et l'apaiser par de nouvelles formules qui aboutissent toujours au même résultat : pour le peuple, la souffrance, pour les riches, le bien-être. » Il conclut que seule la lutte armée peut améliorer le sort du peuple. Le 15 février de la même année 1966, il est tué dans un accrochage avec l'armée. La presse publie la photo de son cadavre, la barbe hirsute, les yeux gonflés.

Sa mort embarrasse les dignitaires catholiques, aussi bien en Europe qu'en Amérique latine. On s'interroge : comment une telle « dérive » a-t-elle été possible ? Beaucoup soulignent le rôle de Louvain dans sa radicalisation. Le prêtre, équilibré avant son départ pour la Belgique, en serait revenu subversif. C'est la thèse soutenue, en mars 1966, par le théologien colombien Vicente Andrade, dans un texte qui analyse la fin de vie dramatique de Camilo Torres : « On l'envoya faire des études de spécialisation à Louvain, centre d'agitation idéologique impropre à ceux dont la formation spirituelle n'a pas de bases solides... »

Louvain acquiert la réputation d'une *universidad roja*, une université rouge. Dans les milieux conservateurs latino-américains, on considère désormais d'un œil critique cette ville belge dont les étudiants reviennent avec des idées radicalisées. Louvain est d'autant plus montrée du doigt qu'elle a contribué à former un autre rebelle charismatique de l'Église latino-américaine.

Gustavo Gutierrez a grandi à Barranco, à une époque où ce n'était pas encore Lima. Durant son adolescence, il a souffert d'ostéomyélite,

une grave infection osseuse. Six années durant, il a dû rester alité. Il en a gardé pour toujours une empathie pour les fragilités humaines. De 1951 à 1954, il étudie la philosophie et la psychologie à Louvain. Ordonné prêtre en 1959, il enseigne à l'université catholique de Lima tout en s'occupant d'une paroisse dans le quartier pauvre de Rimac. En juillet 1968, à Chimbote, il donne une conférence intitulée : « Vers une théologie de la libération. » C'est l'acte fondateur d'un mouvement qui va rayonner dans le monde entier, en particulier dans les pays du Sud. Du même coup, Gustavo Gutierrez devient la figure de proue du courant contestataire au sein de l'Église catholique. Le sens même du message chrétien est de défendre « une option préférentielle pour les pauvres », argumente-t-il. « La pauvreté n'est pas une fatalité, c'est une condition ; ce n'est pas une infortune, c'est une injustice. Elle est le résultat de structures sociales et de catégories mentales et culturelles, elle est liée au mode de construction de la société. »

Carmen Lora l'a bien connu. « *Malgré ses livres traduits dans le monde entier et le succès international de la théologie de la libération, au Pérou, Gustavo n'était pas perçu comme le leader de ce courant. Tout le monde le voyait comme une personnalité tellement simple... Ce qui impressionnait, c'était sa capacité de communication et d'écoute.* »

Dans ces années-là, du Brésil à la Colombie, dans les cénacles dirigeants, grandit l'idée que la théologie de la libération constitue une menace majeure, et que ses adeptes sont des communistes. Au Pérou, les médias relaient des rumeurs selon lesquelles Gustavo Gutierrez serait un ami d'Abimael Guzman, le leader du Sentier lumineux. Le décalage est immense entre ce curé de quartier, *padre Gustavo*, si sympathique, et le portrait démoniaque qu'en dressent les médias de droite. Cela donne lieu à des scènes cocasses, à une époque où la télé reste rare. Un jour, Gustavo se retrouve face à un homme qui lui parle d'un horrible prêtre communiste dénommé Gustavo Gutierrez. « *Je suis cet homme-là* », répond Gustavo à son interlocuteur médusé.

Pendant ce temps, la cohorte des étudiants latino-américains à Louvain grandit. « *Là-bas, entre Latinos, nous découvrons que nous parlons la même langue, que nous partageons les mêmes problèmes* », relate Gloria Helfer. Un club

Années 2010, à l'université de Medellín, en Colombie. Les figures de Camilo Torres et de Che Guevara réunies lors d'une protestation étudiante.





Chantal Mouffe.

V. Louvain-la-merde

Il n'est pas rare que l'émulsion latino-américaine déborde, et infuse jusque dans les esprits d'étudiants belges, jusque-là de bon aloi. C'est en gros ce qui arrive à un fils de boucher-charcutier qui a grandi à Roclenge, dans la vallée du Geer, à la jonction des provinces de Liège et du Limbourg. Conrad Detrez fréquente le collège Saint-Hadelin de Visé, puis le collège Saint-Lambert de Herstal, avant d'entrer au petit séminaire de Saint-Trond. Il se dirige vers la prêtrise. Pourquoi ? Il livrera la réponse dans un de ses écrits ultérieurs : « J'étais entré au séminaire parce que je n'aimais pas la vie que les gens mènent. Leurs travaux, leurs passe-temps, l'usine, le commerce, le mariage et leurs conversations ne me disaient rien, je cherchais autre chose, une autre vie et cette vie, on me l'avait démontré, c'était celle des prêtres. »

Conrad Detrez arrive à Louvain en 1959. Il loge au Collège pour l'Amérique latine, situé dans un ancien monastère rédemptoriste, sur la Tervursestraat. Il y partage le quotidien avec septante autres étudiants, belges, français, néerlandais, mais aussi costariciens, nicaraguayens, argentins, vénézuéliens, mexicains... Les grandes grèves de l'hiver 1960, le régionalisme wallon dégrossissent sa conscience politique. Plus tard, bien plus tard, dans son roman *L'herbe à brûler*, Conrad Detrez racontera sur un mode hilarant la montée des tensions linguistiques qui vont mener à la scission de l'université, et au déménagement de la section francophone vers Louvain-la-Neuve. Pour l'heure, il n'est qu'un séminariste parmi d'autres. Il assiste aux manifestations de milliers d'étudiants flamands qui dépavent les trottoirs et bloquent la circulation. Il voit un climat d'agitation et de bagarres gagner la ville. À sa grande surprise, la plupart des Latinos prennent parti pour les Flamands : selon leur grille d'analyse, les francophones se comporteraient en colons dans une ville flamande.

Plus tard aussi, il relatera la forte impression que lui a laissée la conversation avec un étudiant brésilien qui juge dérisoires les arguties belgo-belges. « Chez lui, écrit Conrad Detrez, on se divise sur des choses plus graves : la torture, la faim, la guérilla, la misère, tout ce qui fait le tran-tran de l'Amérique du Sud. Et il me dépeint une fresque pleine de bouches tordues, de sang, de bras déchiquetés, parle d'hommes qu'on émascule, de jeunes gens qu'on ligote sur des enclumes, de ventres de mère que dévorent, avec leurs fœtus, des rats. »

de musique latino-américaine se crée dans un des locaux de l'université. On y passe en boucle *La pollera colora*, l'un des standards de la cumbia colombienne. Un jour, des affiches annoncent la venue d'Helder Camara, « l'évêque des pauvres », l'une des grandes figures de la théologie de la Libération, opposant résolu au pouvoir militaire alors installé au Brésil. « *Nous nous sommes précipités pour écouter sa conférence dans le plus grand auditoire de Louvain.* »

« *Un soir, nous avons organisé une sorte de ballet, où les étudiants de chaque nationalité présentaient une danse de leur pays, poursuit Gloria Helfer. J'ai dansé une marinera typique du Pérou. Des étudiants de gauche latinos m'ont reproché d'avoir participé à ce spectacle. Selon eux, ça ne cadrerait pas avec l'image que nous devons donner de nos pays. Ils avaient une vision très rigoriste du militantisme.* »

L'Amérique latine de ces années-là est secouée par une vague de coups d'État militaires de droite : après le Brésil en 1964, c'est au tour de la Bolivie en 1971, du Chili et de l'Uruguay en 1973, du Pérou en 1975, de l'Argentine en 1976... « *Alors arrivent d'autres étudiants latinos, des réfugiés porteurs à la fois d'une expérience douloureuse et d'une aspiration au changement très forte, commente Michel Molitor, professeur émérite de sociologie. Ils vont aussi partager avec leurs collègues toute leur sensibilité, leur discours, leur colère, leur souffrance.* »

Une photo existe où l'on voit Conrad Detrez entouré de son père, de sa sœur, de son frère, sur un quai du port d'Anvers en 1962. L'étudiant a dans sa poche un billet pour un long voyage en paquebot vers le Brésil. « J'ai quitté Louvain comme on quitte, recru d'air vicié, un w.-c. public », dira-t-il.

La suite, il la raconte dans ses romans à tonalité autobiographique : le travail dans les bidonvilles, l'engagement auprès de la théologie de la libération, le rapprochement avec des militants marxistes, l'activisme syndical, les cellules militantes, les ouvriers de la sidérurgie, les nuits de carnaval torrides, le sexe sur la plage, les poursuites par la police du régime, la fuite en Uruguay, le retour au Brésil, Volta Redonda, Bahia, Rio, la clandestinité, les interrogatoires à coups de poings, le visage aplati par la botte des soldats, les tortures à l'électricité, tout nu sur une table de fer, et finalement l'expulsion vers l'Europe...

Conrad Detrez ne trouve sa voie ni dans la prêtrise, ni dans la révolution. Une vie d'écrivain s'ouvre à lui. Il reçoit le prix Renaudot 1978 pour *L'herbe à brûler*. Dans la première partie du livre, sur un mode farcesque, il affuble de toutes sortes de qualificatifs ironiques ou sarcastiques la cité d'Érasme où son destin s'est joué : *Louvain-la-grande, Louvain-la-merde, Louvain-la-sainte...*

Fille de médecin, Chantal Mouffe a grandi à Lambusart, village minier proche de Charleroi. Elle est inscrite à l'institut Paridens de Beaumont, avant d'étudier la philosophie à Louvain. « À dire vrai, j'ai tout fait sauf étudier la philosophie », confessa-t-elle. Elle est présidente de l'Assemblée générale des étudiants de Louvain, rédactrice en chef du journal étudiant, *L'Escholier*, édité en format A4 et financé par les autorités de l'université, sous la supervision directe d'un chanoine. Lequel n'apprécie guère la direction de gauche que l'étudiante carolo donne à la publication.

Deux événements creusent sa conscience politique : la révolution cubaine et la guerre d'Algérie. Dans la vieille ville de Louvain, Chantal Mouffe est active dans les réseaux de soutien au FLN algérien. Elle passe beaucoup de temps avec les étudiants latinos. Se marie avec un Colombien. Fin 1967, elle arrive à Bogota, « pour faire la révolution », comme elle le dira plus tard. Le projet initial est d'organiser une école de cadres syndicaux, mais le Parti communiste empêche le projet d'aboutir. La révolution reportée sine die, Chantal

Mouffe entame une carrière académique à l'université nationale de Bogota. Elle reste six ans en Colombie, puis enseigne dans plusieurs institutions prestigieuses, à Harvard, à Princeton, au Collège international de philosophie à Paris, et à l'université de Westminster enfin.

Chantal Mouffe est désormais en couple avec le philosophe argentin Ernesto Laclau, qui sera son compagnon pendant trente ans. En 1985, elle cosigne avec lui *Hégémonie et stratégie socialistes*. L'ouvrage, rédigé en anglais et rapidement traduit en espagnol, peut être considéré comme le texte fondateur de toute une lignée. Dans un contexte d'offensive néolibérale (Reagan, Thatcher) et de retombée de la contestation post-68, Chantal Mouffe et Ernesto Laclau y dessinent une nouvelle voie pour la gauche, en s'écartant à la fois de la social-démocratie et du marxisme orthodoxe. Pour les deux auteurs, la spirale de l'échec doit être enrayée en formulant un discours qui unifie les résistances éparses qui émanent de la société : revendications sociales et économiques, mais aussi écologistes, féministes, antiracistes, indigènes... Laclau et Mouffe ne nient pas l'importance des classes sociales, mais il lui préfère la notion de « peuple », qui permet de mieux catalyser l'énergie des différentes luttes. Leur ouvrage trouve un écho particulier en Amérique latine. Malgré les années passées en Angleterre, où elle vit désormais, Chantal Mouffe continue de parler l'espagnol avec l'accent colombien, et le français avec l'accent carolo.

Mai 2025, dans un coin de Louvain-la-Neuve où la toponymie a des airs de jardin botanique. La rue de la Sarriette voisine avec la place de la Marjolaine, la rue de la Citronnelle, la place des Giroflées et la rue de l'Angélique. Guy Bajoit, 88 ans, vit rue des Primevères. Depuis la gare, on y accède en remontant la scavée du Biéreau, un étroit sentier pavé creusé dans la terre, presque caché dans le feuillage des arbres. C'est l'une des rares traces de l'ancienne campagne brabançonne dans une ville nouvelle qui a tout aplati pour s'ériger.

Guy Bajoit a grandi dans une famille ouvrière où l'on parlait wallon. Père conducteur de train, mère couturière à domicile. En 1961, après des études d'ingénieur commercial, il entre à l'administration de l'université, en charge des budgets et finances. Peu à peu, il ouvre les yeux



Conrad Detrez.

2 MIR : Movimiento de izquierda revolucionaria (Mouvement de la gauche révolutionnaire). Parti bolivien fondé en 1971. Le parti chilien du même nom a été créé en 1965.

sur les inégalités qui traversent le monde. « *Je lisais sur les pays du Sud, sur le tiers-monde. Je lisais, je lisais, je lisais !* » Un livre est décisif dans sa prise de conscience, *Géographie de la faim*, du médecin brésilien Josué De Castro. « *Il décrit les enfants de Sao Paulo qui attendent que le camion-poubelle arrive et déverse son chargement sur la montagne des immondices, dont ils mangeront les restes. L'image m'a bouleversé. Elle ne m'a jamais quitté.* »

Guy Bajoit confie ses états d'âme au recteur de l'université, Édouard Massaux. Un dialogue s'engage.

— Je ne peux plus supporter de passer mes journées à faire des bilans financiers alors que deux enfants sur trois dans le monde meurent de faim. — Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Contribuer à changer cela.

Ni une, ni deux, Guy Bajoit crée le Secrétariat du tiers-monde. Le nouvel organe vise à soutenir, notamment via des bourses d'étude, les jeunes intellectuels asiatiques, africains et latino-américains. Il s'installe au cœur de l'administration universitaire, dans les anciennes halles qui servaient au Moyen Âge de salle de vente aux drapiers, soutenues par des piliers vieux de cinq siècles. Des conférences s'organisent : on y entend le sociologue français Alain Touraine, l'économiste marxiste égyptien Samir Amin, l'économiste André Gunder Frank, d'origine allemande, mais installé en Amérique latine, où ses théories exercent une influence considérable sur la gauche révolutionnaire, notamment le MIR chilien. « On avait le soutien d'Édouard Massaux, rapporte Guy Bajoit. C'était un prêtre progressiste,

profondément antifasciste, pour des raisons personnelles. Il était de Neufchâteau. Ses deux parents avaient été tués lors de l'invasion nazie de mai 1940. Pendant des années, seul, il avait assuré les soins et l'éducation de son petit frère. Il en avait gardé un rejet de l'extrême droite. Pinochet, il ne pouvait pas le sentir ! »

À côté de l'Alma, le restaurant universitaire, se trouve le Cercle international des étudiants étrangers à Louvain (CIEE). C'est le lieu de la conscientisation, grâce à des présidents charismatiques, comme le palestinien Naïm Khader, le cap-verdien Jorge Barbosa. C'est dans la grande salle du CIEE qu'est projeté en 1975 *Il pleut sur Santiago*, un film de fiction, tourné en français, qui met en scène le coup d'État du général Pinochet contre Salvador Allende.

Guy Bajoit se marie avec une Chilienne. « *Elle était l'une des secrétaires d'Allende. Le jour du coup d'État, elle s'est rendue au palais présidentiel, elle n'a pas pu entrer. Elle est arrivée comme réfugiée politique en Belgique.* » Le responsable du Secrétariat du tiers-monde se rapproche par ailleurs de deux étudiants boliviens, Carlos Quiroga et Franz Barrios, militants du MIR². Ceux-ci lui confient une mission : rechercher de l'argent en Europe pour financer la lutte en Bolivie.

Neuf dirigeants du MIR sont assassinés en janvier 1981 à La Paz. « *Une élimination par des militants de droite organisée par le président bolivien lui-même. J'avais trois amis intimes parmi eux.* »

Après la chute du dictateur Hugo Banzer, l'un des fondateurs du MIR, Jaime Paz Zamora, devient président de la Bolivie en 1982. Lui aussi est un ancien étudiant de Louvain. Mais son arrivée au pouvoir se fait au prix d'un pacte avec Banzer, l'ennemi d'hier. « *Il a trahi son parti* », juge Guy Bajoit. Pour la gauche latino-américaine, c'est en tout cas l'apprentissage des désillusions, des renoncements et de la realpolitik.

Au Chili, la dictature de Pinochet tient toujours. Les universités sont sous contrôle militaire, les recteurs remplacés par des généraux, les sciences sociales évacuées du programme. Le sociologue Michel Molitor et d'autres professeurs de Louvain veulent agir. À défaut de révolution, ils envisagent une résistance intellectuelle. Ils se rendent chaque année sur place à partir de 1984. Protégés par le paravent de l'Église locale, ils contribuent à un réseau de centres de recherche informels, donnent des formations à des militants syndicaux, dans un cadre semi-clandestin.

Le chanoine François Houtart est l'une des figures incontournables de ces années-là. L'ancien professeur de Camilo Torres a fondé en 1976 le Centre tricontinental, foyer tiers-mondiste établi à Louvain-la-Neuve, mais indépendant de l'université. Trois ans plus tard, les guérilleros sandinistes ont renversé au Nicaragua la dictature d'Anastasio Somoza. Une première depuis Cuba 1959. François Houtart connaît personnellement plusieurs ministres du nouveau gouvernement sandiniste. À l'été 1983, il met sur pied une initiative conjointe avec l'université jésuite Centroamericana, à Managua, la capitale nicaraguayenne. Le but est d'organiser un certificat parrainé par plusieurs professeurs de Louvain, qui enseigneront sur place pendant plusieurs semaines. Michel Molitor est du voyage. « *C'était une forme de soutien moral à l'université Centroamericana, et accessoirement aux sandinistes, politiquement à la mode, indique-t-il. On était encore dans la phase idéaliste. Quelques mois plus tard, on va découvrir les faces sombres du régime.* » Les premières décisions du pouvoir sandiniste ont, il est vrai, de quoi séduire : campagnes d'alphabétisation et de vaccination des enfants, réforme agraire, abolition de la peine de mort, gratuité des soins de santé...

L'écrivain wallon Conrad Detrez voit un climat d'agitation et de bagarres gagner la ville de Louvain. À sa grande surprise, la plupart des Latinos prennent parti pour les Flamands : selon leur grille d'analyse, les francophones se comporteraient en colons dans une ville flamande.

Le soir de leur arrivée, François Houtart, Michel Molitor et les autres professeurs de Louvain mangent dans l'un des rares restaurants de Managua. Conrad Detrez, qui travaille alors comme conseiller pour l'ambassade de France, se joint à leur table. L'écrivain se garde bien, en public, d'exprimer les réserves que lui inspirent le régime sandiniste. Deux ans plus tôt, dans son livre *Les noms de la tribu*, il a tiré à sa manière le bilan politique des expériences révolutionnaires. Il rejette désormais la lutte armée, pas tant pour des raisons morales que stratégiques : cette voie-là s'est révélée sans issue.

VI. De Louvain à Miami

« *Qu'ont en commun Barcelone, New York et Louvain-la-Neuve ?* » La devinette est lancée par le professeur Philippe Van Parijs. Elle s'adresse à l'ex-Premier ministre espagnol Felipe Gonzalez, venu à Louvain-la-Neuve pour recevoir le titre de docteur honoris causa. Magnanime, le philosophe bruxellois livre la réponse : « *Elles ont toutes trois l'espagnol pour seconde langue.* » Face à l'homme d'État venu de Madrid, affirmer la primauté du catalan dans la ville de Gaudi ne manque pas d'espièglerie. Pour le reste, l'allégation est incontestable. Que l'Université catholique de Louvain soit si hispanophone, elle le tient à ses liens étroits et anciens avec l'Amérique latine. Mais en ce jour de février 1995, le vent commence à tourner. Avec l'émergence du programme Erasmus et la création d'un marché européen de l'enseignement supérieur, les Espagnols seront bientôt plus nombreux que les Latinos à Louvain-la-Neuve. « *Cela se double, en Amérique latine, d'un changement dans les polarités, une attractivité beaucoup plus importante du système nord-américain,* analyse Michel Molitor. *Le rêve des classes moyennes latinos, c'est Miami ! L'Europe perd beaucoup de son attractivité.* »

Les derniers gros contingents latinos arrivent au début des années 1990. Ils comptent dans leurs rangs un étudiant en économie équatorien qui a grandi à Guayaquil, Rafael Correa. Il participe aux 24 heures vélo. Il est membre actif de l'Assemblée générale des étudiants de Louvain (AGL). Pour les cinq cents ans de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, en 1992, il signe dans le journal étudiant *Le Cafard enchaîné* un article au titre univoque, « *Cinq cents ans d'économie de conquête* ». Aux Mercredis de la guitare, il interprète une chanson chilienne à la nostalgie déchirante, *Todo cambia*.

« *Pero no cambia mi amor. Por más lejos que me encuentre. Ni el recuerdo ni el dolor. De mi pueblo y de mi gente...* » Dans la maison du Brabant wallon où il vit aujourd'hui, Rafael Correa chante avec la fougue de ses vingt ans. L'ancien étudiant en économie a changé de statut. De 2007 à 2017, il a exercé en Équateur le mandat suprême, président de la République, avant de fuir son pays désormais gouverné par la droite. « *Pour moi, Louvain fut un rêve, déclare-t-il. Je venais d'un milieu pauvre. Je suis arrivé grâce à une bourse dans cette université qui était une légende en Amérique latine. J'étais de gauche, mais pas marxiste. Ma formation, c'était*



Rafael Correa.

la théologie de la libération, et je savais que Camilo Torres et Gustavo Gutierrez étaient venus ici avant moi. » Au cours de ses années néo-louvanistes, Rafael Correa rencontre une étudiante namuroise, Anne Malherbe. Elle est à présent son épouse. Le couple a trois enfants.

« Pour moi, Louvain fut un rêve. Je venais d'un milieu pauvre. Je suis arrivé grâce à une bourse dans cette université qui était une légende en Amérique latine. »

Rafael Correa, président de l'Équateur de 2007 à 2017

En 2007, l'arrivée de Rafael Correa à la présidence de l'Équateur s'inscrivait dans une vague de gauche qui déferle alors sur l'Amérique latine : Hugo Chavez au Venezuela, Evo Morales en Bolivie, Tabare Vazquez puis Pepe Mujica en Uruguay, Nestor Kirchner puis Cristina Kirchner en Argentine... Portées sur l'art oratoire, toutes ces personnalités en appellent au peuple pour battre l'oligarchie nationale et la finance internationale. De près ou de loin, elles s'inscrivent dans un « populisme de gauche », tel que théorisé par la philosophe belge Chantal Mouffe. Cette dernière rencontre d'ailleurs à plusieurs reprises Cristina Kirchner, à la Casa Rosada, la résidence présidentielle à Buenos Aires. Peu à peu, Chantal Mouffe change de statut : d'universitaire reconnue, elle se mue en inspiratrice d'une gauche alternative à la recherche d'un nouveau souffle.

WILFRIED N° 31

« Voir que mes idées inspirent des gens et nourrissent leurs pratiques, c'est le plus beau cadeau qu'on pouvait m'offrir », déclarait-elle en 2012.

« C'est très important que l'Europe se latino-américanise », recommandait-elle encore. Elle veut dire par là : que la gauche européenne assume une dose de populisme, ose manier les émotions et les affects, elle qui par tradition préfère les arguments rationnels et les statistiques — ce qui laisse un boulevard à l'extrême droite selon Chantal Mouffe. Message reçu cinq sur cinq par Jean-Luc Mélenchon. En septembre 2017, le leader de la gauche radicale française reçoit Rafael Correa pour l'université d'été de La France insoumise. Chantal Mouffe est présente dans l'amphithéâtre. Au cours de son long speech d'introduction, l'homme politique s'adresse à elle : « Merci d'être là, Chantal ! Les révolutionnaires du monde entier sont ici réunis aujourd'hui. »

VII. Louvain-l'oubli

Isabel Yépez a vu ses enfants s'emparer de l'histoire familiale, la malaxer jusqu'à lui donner la forme d'une œuvre théâtrale. L'expérience a remué en elle des questionnements vertigineux.

« Je suis restée beaucoup de nuits sans dormir », avoue-t-elle. Le nombre de ses années se répartit à présent en deux moitiés exactes, l'une au Pérou, l'autre en Belgique. « Je trouve les Européens beaucoup plus pessimistes que les Latino-Américains, dit-elle. Quand j'étais au Pérou, il y avait des raisons d'être désespérée : la violence, la dictature, la pauvreté... Malgré tout, nous avons l'espoir. Quand j'ai fini la licence à l'université, avec tous les étudiants, nous avons chanté l'hymne national mais aussi l'Internationale. Parce que nous étions convaincus que les choses pouvaient changer ! »

Sur scène, ce sont ses enfants qui ont raconté sa vie. En ce matin du mois de mai, elle déroule elle-même le fil de son existence, dans son bureau du bâtiment Leclerc, à Louvain-la-Neuve. Elle raconte les années de travail syndical aux portes des usines. Le programme tenait en trois lettres : OLE. Organiser, lutter, éduquer. Au contact des ouvriers, elle a appris à danser la salsa et le merengue. En 1975, après le coup d'État du général Bermudez, elle enseignait la sociologie à l'Université catholique de Lima, tout en militant de façon clandestine. Ses contacts ne la connaissaient que sous son nom de code, *compañera Quilla*, camarade Quilla, « la lune » en quechua.

La date de son arrivée à Louvain-la-Neuve jaillit de sa mémoire au jour près : 2 août 1986. « *Il pleuvait tout le temps ! Et il a fait froid, froid, froid, l'été 1986. On n'avait pas de quoi s'habiller.* » Plutôt qu'aux vêtements, Isabel et Victor avaient donné dans leurs valises la priorité aux livres utiles pour leur doctorat. Le couple a d'abord vécu dans un minuscule appartement du quartier des Bruyères. « *À l'époque, il y avait peu d'habitants à Louvain-la-Neuve. Le week-end, il ne restait que les étrangers. Avec des amis chiliens et colombiens, on prenait à tour de rôle une semaine de congé pour garder les enfants des trois familles. Une éthique de solidarité.* »

Il y eut le spleen du déracinement, l'adaptation abrupte à un nouveau pays, une autre langue. La belle-sœur détenue au Pérou, accusée de terrorisme. L'angoisse portée en secret, l'obligation de se taire devant les collègues, les efforts pour cacher le stigmate. Les soins quotidiens à David et Marisel, tout petits. Une fois ceux-ci endormis, Isabel Yépez retournait à son bureau, et jusque tard, dans le bâtiment désert, elle travaillait à sa thèse. Un soir, à 23 heures, elle est tombée sur un tag qui venait d'être inscrit place Montesquieu : « *Viva el camarada Gonzalo* ». Gonzalo était le pseudonyme d'Abimael Guzman, le président messianique du Sentier lumineux. Sa présence jusque sur les murs de Louvain-la-Neuve distillait un climat de menace.

Parmi ses amies à l'université, beaucoup n'ont appris cette histoire qu'en la voyant jouée au théâtre par David et Marisel. Pourquoi Isabel ne leur avait-elle rien dit ? « *Parmi les étudiants qui suivaient mes cours, il y avait des Péruviens. Je ne savais pas si parmi eux, se trouvaient ou non des militants du Sentier lumineux. Je préférais me taire sur tout ce chapitre-là.* » D'autres épreuves ont suivi.

En 2002, elle apprend qu'elle souffre d'un cancer, subit les rayons de la chimio. « *Marisel me massait les pieds. David chantait. Ils m'ont soigné.* »

Depuis la place Montesquieu, on marche deux minutes vers la gare. Chaque jour, cet axe piéton est emprunté par des centaines d'étudiants et d'habitants. Ils passent devant une fresque murale aux couleurs éclatantes sans en connaître la signification, sans même la voir. Il est midi quand on y retrouve David et sa mère. La fresque date de 1992. Isabel Yépez coordonnait alors un collectif de chercheurs du Sud au sein de l'université. Ceux-ci entendaient commémorer « cinq cents ans de résistance contre la conquête » – et non la supposée « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb. En association avec l'Assemblée générale des étudiants de Louvain, ils s'employèrent à récolter des fonds pour faire venir le peintre cubain Francisco Rivero. Trente-trois ans plus tard, son travail est toujours là. On y voit le soleil et la lune, le serpent et le jaguar, le natif au torse ensanglanté par l'épée du conquistador, les chaînes des esclaves africains. Comme un défi à l'amnésie qui guette.

D'un registre à l'autre : David Méndez Yépez est ces jours-ci absorbé par l'enregistrement de son nouvel album, l'esprit rivé vers le concert du 2 octobre à l'Ancienne Belgique. Rentré du Pérou quatre semaines plus tôt, il analyse avec recul la réception de *Recordar c'est vivre à nouveau* par le public de Lima et d'Arequipa. « *En Belgique, ce qui ressortait dans les commentaires des personnes qui avaient vu la pièce, c'était comment reconstruire sa vie après une rupture – l'exil, la migration, ou le deuil, la perte d'un proche. Au Pérou, c'est d'abord la dimension politique de la pièce qui a retenu l'attention. Ici, la petite histoire, la vie intime ; là-bas, la grande histoire.*

Louvain-la-Neuve est une ville labyrinthe. Y déambuler aux côtés de David Méndez Yépez, c'est palper le sac des souvenirs, sans trier les rires et les peines. L'avant-veille de sa mort, Victor Méndez avait mangé avec des amis au Coup de foudre, à deux pas de la gare, une institution où se sont attablées des générations de profs et d'étudiants. Depuis, le restaurant a fermé, remplacé par un traiteur thaï. On pousse la porte de l'Institut des langues vivantes. Au troisième étage, l'auditoire Esope 33 n'est jamais fermé – la porte n'a pas de serrure, pour une raison qu'on ignore. Cette curiosité colle bien, en tout cas, à l'esprit d'ouverture de Victor Méndez, qui y a souvent donné cours. Sa présence y subsiste, par la grâce d'une grande photo accrochée au mur qui le

Mai 2025. Dans la vieille ville de Louvain, une résidence étudiante porte toujours le nom de Camilo Torres.





Février 2025.
Représentations de
Recordar c'est vivre
à nouveau au théâtre
Yuyachkani de Lima.

montre tel que tous le connaissent, avec son large sourire communicatif et son embonpoint.

Victor Méndez a étudié la philosophie, Isabel Yépez la sociologie. Le choix de leur fils de s'inscrire en économie les a déconcertés. Du haut de ses 17 ans, David les a renvoyés à leur échec : « *Est-ce que vous avez réussi à changer le monde ?* » En ouvrant la boîte noire de la mondialisation et des flux financiers, il serait mieux armé, croyait-il, pour bâtir un monde plus juste. « *J'étais arrogant et naïf. Pas plus que mes parents, je ne suis arrivé à changer le monde.* »

Les liens entre l'université et l'Amérique latine se sont distendus. Sur le campus, beaucoup ignorent tout de ce passé-là. « *Il n'y a pas de mémoire dans ce pays, et dans cette université en particulier* », cingle David. Il a été président de la FEF, la Fédération des étudiants francophones. Il a siégé au conseil académique de l'UCLouvain. « *Ça m'a frappé de voir à quel point les autorités étaient obsédées par la Chine, par les États-Unis, par les rankings.*

L'université est partie dans une course effrénée sur le marché international, alors qu'elle n'a aucune chance

de rivaliser avec le haut du classement. Par contre, il y a une région du monde où le nom Lovaina résonne pour plein de gens, c'est l'Amérique latine. Là-bas, on a eu de l'impact sur le savoir, sur les droits humains, sur la recherche. On a formé plusieurs générations d'intellectuels. Et on ne capitalise pas dessus ! »

On marche le long du lac. L'hiver, quand l'eau gelait, David et Marisel y glissaient avec leurs luges artisanales, des cartons du Aldi entourés d'un sac poubelle. On franchit un passage souterrain. La rampe du Couvent débouche sur une placette. Nichée entre deux volées d'escaliers à angle droit, une quinzaine d'appartements et de petites maisons s'imbriquent dans un bloc qui était autrefois la résidence Sicomore. David y a habité de trois à onze ans, parmi des voisins rwandais, congolais, vietnamiens, philippins, colombiens.... « *Les résidents avaient en commun d'être des intellectuels originaires du Sud, souvent de régions en conflit, et impliqués pour le changement social.* »

Par la rampe du Val, on atteint la piscine où Victor Méndez aimait emmener ses deux enfants. L'épicerie « Chez Georges » a changé de nom. La cantine africaine a été remplacée par un « fresh food restaurant » à tonalité italienne. Le Centre tricontinental est à deux pas, reconnaissable à la sculpture d'oiseau qui le surplombe. C'est un *zanate*, un gravelot à grande queue, emblème du Nicaragua. L'œuvre a été réalisée par Ernesto Cardenal, artiste, théologien, ancien ministre de la Culture dans le gouvernement sandiniste, lors de sa venue à Louvain-la-Neuve à l'invitation de François Houtart. Ce dernier entretenait aussi des contacts étroits avec des leaders guérilleros du Salvador. Il habitait dans un petit appartement qui jouxtait la résidence Sicomore. Son nom a été terni en 2010. La commission sur les abus sexuels créée par l'Église de Belgique a réceptionné une plainte qui le visait. Le chanoine a reconnu s'être livré, quarante ans plus tôt, à des attouchements sexuels sur l'un de ses cousins alors âgé de huit ans. Il est mort à Quito, la capitale de l'Équateur, en juin 2017.

Entre Louvain-l'oubli et Louvain-la-mémoire, l'issue de la partie semble incertaine. « *L'Amérique latine est devenue quelque chose d'intérêt secondaire, déplore Michel Molitor. Elle ne fait plus partie des préoccupations, des agendas, que ce soit de la part des médias, de la communauté universitaire ou du pouvoir politique.* » Les années 2000 ont vu le départ à la retraite de toute une génération de professeurs qui s'y intéressaient activement. Avec leur éloignement s'estompée une certaine représentation



d'un autre monde possible. « *L'Amérique latine, c'est un univers à la fois proche et lointain qui me fascinait, confie Michel Molitor. Quand on y allait, on ressentait une certaine familiarité, on partageait certains codes, et c'était en même temps une découverte. Je la vois comme une altérité positive, à la limite plus familière pour nous que l'univers anglo-saxon.* »

Toute l'Amérique latine ressemble aujourd'hui à une pièce en équilibre instable sur sa tranche. L'extrême droite est au pouvoir en Argentine et au Salvador, à l'offensive presque partout ailleurs. Au Mexique et au Brésil, c'est cependant la gauche qui a gagné les dernières élections présidentielles. Et en Colombie, un ancien guérillero doublé d'un ex-étudiant de Louvain-la-Neuve, Gustavo Petro, est devenu en 2022 le premier président de gauche dans l'histoire du pays.

« Je trouve les Européens beaucoup plus pessimistes que les Latino-Américains. Quand j'étais au Pérou, il y avait des raisons d'être désespérée : la violence, la dictature, la pauvreté... Malgré tout, nous avons l'espoir. Parce que nous étions convaincus que les choses pouvaient changer ! »

Isabel Yépez professeure à l'UCLouvain

Dans ce contexte, Rafael Correa soutient que *Lovaina* aurait tort de renoncer à son rôle outre-Atlantique. « *La première chose dont a besoin l'Amérique latine, ce ne sont pas des investissements, mais de la connaissance, du talent humain, des transferts de technologie. Une vraie démocratie suppose un enseignement supérieur d'accès massif, d'excellente qualité et totalement gratuit. Et ça, ça n'existe pas en Amérique latine. Il peut y avoir une élite qui s'éduque mieux qu'en Suisse, dans des campus privés, mais le peuple n'y a pas accès. La plupart des universités latino-américaines ont beaucoup de défaillances. Il faut rompre ce cercle vicieux. Sur ce plan, les universités belges peuvent être d'une grande aide, par des programmes conjoints, des échanges de professeurs.* »

Où trouver l'Amérique latine à Louvain-la-Neuve en 2025 ? Sous la Grand-Place, la réserve patrimoniale de l'université abrite des incunables, des ouvrages rares, un million de documents qui dorment dans l'obscurité. Il est possible de les consulter sur demande. On tourne ainsi les pages du mémoire déposé en 1958 par Camilo Torres,

« Approche statistique de la réalité socio-économique de la ville de Bogota ». La couverture cartonnée d'un gris terne, fatiguée par les années, se détache presque sous les doigts. Les feuilles sont d'un papier si fin que le texte de la page suivante se devine en filigrane. L'étudiant colombien a joint plusieurs diagrammes et graphiques d'avant l'ordinateur : sur du papier millimétré, les courbes et les barrettes ont été tracées avec des crayons de couleur. Le mémoire de Chantal Mouffe, remis en 1965, se dévoile sous une couverture vert olive. Imprimées sur des feuilles stencillées, les lettres apparaissent légèrement floues. L'étudiante carolo s'adonne à l'analyse d'un classique du philosophe hongrois George Lukacs, *Histoire et conscience de classe*. Les fondations de son engagement futur sont posées.

Retour à la surface et au grand jour. À la sortie de la bibliothèque : les indices visibles à l'œil nu relèvent plutôt d'une mondialisation de la bouffe que d'un authentique intérêt pour les habitants des Andes, de l'Amazonie, des Caraïbes. Place des Wallons, une enseigne « Nazca empanadas » a récemment ouvert. Face à l'Institut des langues vivantes, on peut se ravitailler chez Mex & go, mais le concept (« local mexican food ») se décline dans l'anglais impériale, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes. Sur la grand-place, à côté du cinéma, une *grailleurie* appelée Cartel joue sur l'esthétique douteuse des narcotrafiants. Les tenanciers se présentent comme *the best gang in town* et diffusent sur les réseaux sociaux des vidéos où leurs émissaires arpentent cagoulés les rues de Louvain-la-Neuve. Projetant du même coup une imagerie romantique sur des assassins.

À l'entrée de la rue Charlemagne et de ses magasins rutilants, une adresse discrète propose du maté, diverses variétés de sandwiches au goût latino. La serveuse salue dans un français chaloupé, puis vous adresse spontanément la parole en espagnol, dans un accent qu'on n'a pas su identifier — était-ce celui de Quito, de La Paz ou de Lima ? On est reparti avec un café fumant. Et après l'avoir bu sur les marches de la Grand-Place, au soleil, face à la grande bibliothèque des lettres, on a cru voir passer sous nos yeux l'indignation exigeante de Gustavo Gutiérrez, le sourire enjôleur de Camilo Torres, le mysticisme égaré de Conrad Detrez, l'autorité tranquille de Chantal Mouffe, les marches de soutien au Chili opprimé, les conspirations des militants du MIR, les *guajiras* des Mercredis de la guitare, et même le vélo de Rafael Correa. Louvain-la-latina n'avait pas totalement perdu la mémoire.

Reportage réalisé avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Nos remerciements vont également à Wallonie Bruxelles International (WBI) qui a facilité notre reportage au Pérou.

El mundo en un escenario

Reflexión sobre la obra de teatro

Recordar, c'est vivre à nouveau

Félix Grández Moreno

*"En un escenario cabía el mundo.
En un escenario cabíamos todos".
Juan Mayorga¹*

Marisel y David Méndez Yépez han puesto en escena una obra conmovedora, emocionante, en cierta medida épica. Una obra en la que cabe el mundo actual. *Recordar, c'est vivre à nouveau* (Recordar es volver a vivir, en castellano y francés) es una gran obra de teatro. Inspiradora. Tiene varias historias que marchan en paralelo y cuyo significado está abierto a múltiples interpretaciones.

En esta reflexión ensayo una lectura desde la literatura, considerando al teatro como una obra literaria². Voy a poner en relación la obra con algunos textos literarios. He de referirme a tres de las historias.

¹Discurso del dramaturgo español Juan Mayorga al recibir el premio Princesa de Asturias 2022. <https://www.lne.es/sociedad/premios-princesa/2022/10/28/discurso-juan-mayorga-premio-princesa-77856798.html>

² Para el mexicano Guillermo Arriaga, director de cine, "la novela y el cine son literatura". Podríamos añadir también el teatro. En podcast Jugo, *Nunca des tu historia por muerta*.



reseña de la obra

Recordar, c'est vivre à nouveau es una obra escrita e interpretada por David y Marisel Méndez Yépez, puesta en escena por Ilyas Mettioui y adaptada por el cineasta y teatrista peruano Josué Méndez, primo hermano de los autores. La redacción de la revista cultural *Ensayo General* la reseñó así:

“En la obra, una hermana y un hermano convocan el pasado y el presente, Bélgica y el Perú, la madre y el padre, el castellano y el francés, los vivos y los muertos, la risa y la ausencia, en un diálogo donde la memoria familiar y la historia colectiva se entrelazan en una obra íntima y conmovedora sobre identidad, herencia y reconciliación”³.

La directora de teatro Mariana de Althaus hizo un elogioso comentario en su cuenta de instagram, destacando el guion y la puesta en escena.

“David y Marisel llegaron a mi taller de escritura de teatro testimonial hace unos años con una historia de duelo y de memoria, y con un montón de inquietudes alrededor de su identidad como peruano-belgas, de sus raíces peruanas, sus ideales de justicia social heredadas y su necesidad de darle sentido a las heridas familiares y a la muerte de un padre, que creyó que se podía hacer una revolución sin violencia y les dejó, en un montón de cajas, su “Eso”, una forma de sentir el mundo, una inclinación irrenunciable a hacerse preguntas sobre la exclusión y la injusticia.

Seguí de cerca los primeros borradores, pero algunos años después, lo que he visto hoy es una austera y asombrosa obra testimonial en la que dos hermanos luminosos e inteligentes ordenan las cajas reales y simbólicas que han heredado de sus

https://open.spotify.com/episode/3HwK7J7jnk2D0for8qkpiP?si=aHwBFmhbQVma__FPhVWwfg&nd=1&dlsi=fb846417df7d413e

3 La obra se presentó en Lima, en la Casa Yuyachkani, en el mes de marzo. Antes se presentó en Bruselas y después en Arequipa. <https://ensayo-general.com/recordar-cest-vivre-a-nouveau-una-obra-para-pensar-y-sentir-la-migracion-la-ausencia-y-la-memoria/>



padres y de su país, con humor y ternura, pero también con la valentía de hacer las preguntas incómodas y necesarias que ya nadie quiere hacer en este país y en este mundo tan quebrado por la mentira, la violencia y el abuso del poder. Marisel y David, de la mano de un hábil director belga, y de Josué Mendez para la versión peruana, consiguen interpelarnos, conmovernos y alimentar nuestro pensamiento, y con sutileza y belleza nos recuerdan la urgencia de seguir reivindicando las luchas colectivas, la vida y la memoria”⁴.

la historia de “eso”

La primera historia es la historia de “Eso”. Eso que ellos quieren expresar a lo largo de hora y media. Es el motivo y el eje que articula toda la obra. “Eso” no es fácil de expresar, no se puede nombrar, se queda en el pecho, no llega a la voz, pero está allí. De alguna manera se vincula con el “Esto” que escribió la brillante cronista argentina Leila Guerriero.

“¿Cómo se llama? Esto que me pasa ahora. Es sábado... ¿Cómo se llama? Esta vibración en el pecho, este ahogo transparente, este brío. Como si al final del día me esperara una fiesta fantástica. Este vibrato de alegría no química que podría ser también su reverso: una congoja crocante y hermosa. ¿Cómo se llama? Esto. Esta lucidez de estreno. Los cantos de los pájaros cuelgan como carámbanos de las copas de los árboles que parecen un incendio manso. Nada extravagante está por suceder, pero siento el cerebro enfocado como una máquina dulce, indolora. ¿Cómo se llama? Esto. Que no es amor ni placidez, pero que es amor y es placidez. Esta cosa viva, viva, viva, que se me resbala del corazón como un agua. Este optimismo tranquilo. Esta ausencia de desazón. Imágenes de mi pueblo y de Venecia. El recuerdo de la risa de mi madre, ganas de verla. Todo ese pasado volviendo a mí con otro rostro, más limpio: la pampa, la pampa, la pampa... ¿Cómo se llama? Esto. ¿Alguien puede decirme?”⁵.



El “Eso” de Marisel y David tiene todas las dimensiones que menciona Leila Guerriero cuando trata de contarnos “esto”. Eso que es angustia y alegría a la vez o primero angustia y luego alegría y lo mismo es una interrogante y una respuesta.

“Eso” es una experiencia particular (lo que sienten ellos), pero puede ser también el sentimiento de muchas más personas. Es tal vez la experiencia de una generación y de un gran sector de la humanidad. Lo que se siente muy fuerte, pero no encuentra aún las palabras y los espacios para expresarse y canalizar la energía que albergan.

“Eso” puede estar remitiéndonos al estado espiritual de un importante sector de la humanidad en nuestra época. Podría referirse al paisaje humano y espiritual de nuestro tiempo. Los diagnósticos de los científicos sociales estarán cuando menos incompletos mientras no incorporen “Eso” en sus análisis y proyecciones. Nos remite a un tiempo de búsqueda.

la historia del padre y los Vínculos humanos

La segunda historia es la del historia del padre, la historia de Víctor Méndez. La literatura sobre la muerte del padre es pródiga en las últimas décadas. En este género literario se ubican una serie de obras en el Perú y en el mundo⁶. Osmar Gonzales ha escrito una reflexión en la que aborda esta perspectiva:

“Recordemos que el diálogo con los padres es uno de los tópicos más antiguos y profundos de la humanidad; pero ese

5 Leila Guerriero, *¿Sabes?.* En *Teoría de la gravedad*, Barcelona, Libros del Asteroide, 2019, página 94.

6 Un ejemplo notable de este género es *La figura del mundo*, de Juan Villoro. En el prólogo, el escritor mexicano dice: “Este libro no es un ajuste de cuentas ni una hagiografía. Tampoco es una biografía, género que un especialista puede abordar con más pericia que un pariente... Intento entenderlo y entenderme en él. Nada más antiguo, nada más actual que el tema de este libro: un hijo habla de su padre”. Juan Villoro, *La figura del mundo: el orden secreto de las cosas*; Penguin Random House Grupo Editorial, México, 2023, pp. 22-23.



diálogo no guarda siempre las mismas formas ni iguales sentidos. Desde Edipo Rey de Sófocles, el parricidio (físico o simbólico) está presente en un tipo de diálogo de severa crítica (Mario Vargas Llosa es un ejemplo), en el extremo opuesto encontramos el diálogo expresivo de lo que algunos llaman el deber o mandato generacional, que es la obligación que se imponen los hijos de completar lo que los padres no pudieron lograr. En el intermedio se desarrolla otro tipo de diálogo que someramente se puede describir como crítico positivo, es decir, que los hijos mantienen distancia de los padres, pero sin buscar cancelarlos (Juan Carlos Agüero o Rafael Salgado Olivera son dos casos nacionales).

Marisel y David se ubican en esta forma de dialogar con sus padres. No buscan eliminarlos, pero tampoco continuar sus proyectos. Buscan desde ellos descubrir su propia identidad en el presente (¡tan distinto a la contemporaneidad de sus progenitores!) y desde su realidad como ciudadanos transplantados. Por ello, su cuestionamiento es tan importante en la obra.

Al principio de la obra, en el diálogo imaginario y simbólico con sus padres, interpelan a éstos sobre el proyecto de vida que los marcó: “Queríamos cambiar el mundo”, les había dicho Víctor. Algo que todavía debemos querer, y con más intensidad incluso en estos tiempos de desazón, corrupción, injusticia y abuso de los poderosos globales y locales”⁷.

Visto así, la obra parece innovar en el género literario sobre la muerte del padre, porque habla de lo que podríamos llamar su resurrección. La resurrección de Víctor Méndez, el recurso de traerlo al presente e interrogarlo habla de la posibilidad de un diálogo. Más importante aún, hace que arda el corazón, el corazón de Marisel y David, de la manera como el Jesús resucitado hace arder el corazón de los discípulos en el camino de Emaús (Lucas 24, 13-35).

⁷ Osmar Gonzales, versión corregida de *Recordar, c'est vivre à nouveau*, una obra para pensar y sentir la migración, la ausencia y la memoria; publicada inicialmente en [https:// ensayo-general.com/recordar-cest-vivre-a-nouveau-una-obra-para-pensar-y-sentir-la-migracion-la-ausencia-y-la-memoria/](https://ensayo-general.com/recordar-cest-vivre-a-nouveau-una-obra-para-pensar-y-sentir-la-migracion-la-ausencia-y-la-memoria/)



Para Marisel y David, el espíritu de Víctor, su espiritualidad, está viva. Decir que ha resucitado significa decir que ha vencido el ostracismo al que conduce la muerte. La vida de una espiritualidad viva.

A su vez, junto con la historia del padre, está también la historia de los vínculos a los que apelan Marisel y David para entender “Eso”: con los padres, entre los hijos, con la tía, entre Perú y Bélgica, entre el arte y el cuidado de la vida, etc. Vínculos familiares, amicales, musicales, profesionales, intergeneracionales, interclasistas, existenciales y simbólicos. Vínculos de humanidad.

Los vínculos son un tipo de relación, un recurso, en el mundo de hoy. Vínculos que conectan personas, mundos, imaginarios simbólicos y reales. Vínculos que habitan dentro e impulsan a las personas, que impregnan las búsquedas y que ayudan a explicitar y canalizar “Eso”. Este es un momento de la historia humana en la que resulta difícil pensar y hacer colectivamente. David y Marisel no tienen una organización para hacer la revolución, el cambio que buscan, pero tienen vínculos. El desafío está en conectar esos vínculos con otras esferas de la vida pública y política.

la historia de la revolución y
la liberación en el mundo de hoy

La tercera historia es la de la revolución. El momento cumbre de la obra es el diálogo entre David y Marisel sobre la necesidad de un cambio radical frente a la injusticia, la exclusión y la muerte por guerras o por falta de cuidado de la vida en esta época. La necesidad de una revolución.

En la pregunta sobre la revolución está la pregunta sobre la humanidad de la revolución, el sentido del cambio social, del cambio radical. En la obra no está en discusión si se justifica o no la revolución. El problema y la interrogante es acerca de cuál es el sentido de esa revolución, cómo debe hacerse. Aquí el diálogo y el intercambio se tornan tensos y no llegan a un acuerdo. Queda la inquietud.

Al plantear el tema de la revolución, Marisel y David se conectan con la gran aspiración a la liberación de la que habla Gustavo Gutiérrez, que es como el telón de fondo de toda la historia humana:



“Una profunda y vasta aspiración a la liberación anima hoy la historia humana. Liberación de todo aquello que limita o impide a hombres y mujeres la realización de ellos mismos, de todo aquello que traba el acceso –o el ejercicio de– su libertad”⁸.

En el libro, Gutiérrez hace una revisión de las diferentes perspectivas de aproximación a este fenómeno (filosóficas, históricas y sociales) y encuentra que:

“Concebir la historia como un proceso de liberación humana es percibir la libertad como conquista histórica; es comprender que el paso de la libertad abstracta a una libertad real no se realiza sin lucha –con escollos, posibilidades de extravíos y tentaciones de evasión– contra todo lo que oprime al ser humano”.

A continuación, Gutiérrez presenta el tema de la liberación en una perspectiva teológica y, más adelante, en el capítulo 9, dice:

“En el capítulo 2 de Teología de la Liberación, tratando de precisar la noción de liberación, distinguíamos tres niveles de significación: liberación política, liberación de la persona humana a lo largo de la historia, liberación del pecado y entrada en comunión con Dios. Podemos ahora, a la luz de lo dicho en el presente capítulo retomar la cuestión en esos términos. Los tres niveles mencionados se condicionan mutuamente, pero no se confunden; no se dan el uno sin el otro, pero son distintos: forman parte de un proceso salvífico único y global, pero se sitúan en profundidades diferentes”.

La obra invita a preguntarnos por el hoy de esa aspiración. A la luz de las tres dimensiones de la liberación de la que habla Gutiérrez, la temática de la revolución se ubicaría inicialmente en la primera dimensión, la dimensión sociopolítica. Pero la reflexión que provoca la obra invita a ubicarse en la segunda dimensión de la liberación. Una generación que tiene mayores grados de libertad de la persona humana que la generación de sus padres.



“Eso” sería entonces el mundo interno que pugna por emerger, un estado de la conciencia, de la inquietud que quiere ser conciencia. “Eso” de David y Marisel es la liberación humana en ciernes, tratando de brotar, de hacerse presente mediante la palabra, el entendimiento, la conversación y la acción transformadora. El paso de la angustia a la celebración.

coda

En *El loco de Dios en el fin del mundo*, un libro sobre el papa Francisco y el mundo de hoy, el escritor Javier Cercas habla del encuentro del Papa con los creadores y artistas, realizado en Roma en junio de 2023:

“Francisco dijo que los artistas «se toman en serio la riqueza de la existencia humana [...], incluidas sus contradicciones y sus aspectos trágicos», y que poseen una visión compleja y multifacética de lo real. Dijo que el arte sirve para ampliar los límites de nuestra experiencia y nuestro conocimiento”⁹.

Al hablarnos de “Eso”, *Recordar, c’est vivre à nouveau* amplía nuestra visión y también nuestra esperanza. En un escenario cabe el mundo, como dijo Mayorga. Toca escuchar “Eso” en este momento de la historia humana, ayudar a que se exprese y tenga forma. Es una fuente de esperanza, de horizonte abierto. No resuelto, pero abierto.

La perspectiva de la liberación humana aparece también como una gran linterna, un gran faro para iluminar la oscuridad del mundo de hoy. En sus conflictos, en su crueldad, el mundo actual nos muestra antiguas y nuevas formas de opresión, pero encontramos también antiguas y nuevas formas de liberación. Hay señales de una libertad de la persona humana como nunca ha existido. Por eso, el faro de la liberación nos debe llevar a preguntar cuánta liberación existe hoy en la historia humana. Y también cuánta gracia y pecado. □

⁹ Javier Cercas, *El loco de Dios en el fin del mundo*, Random House, Madrid, 2025, capítulo 11.



III PROGRAMME RIDEAU

Renaître sur scène

Dans les arts dits vivants, il n'est pas rare que la mort d'un être cher serve d'inspiration à la création

CHRISTIAN SAINT-PIERRE
LE DEVOIR

L

es arts dits vivants peuvent contribuer à combler le manque, l'absence, le vide laissé par la mort. La fin peut devenir un début, une bougie d'allumage, un recommencement. Le deuil peut servir de moteur à la création. La mort peut engendrer la vie sur scène.

L'événement Rideau, dont la mission est de faciliter la programmation de spectacles en agissant comme intermédiaire entre artistes et diffuseurs, se déroule à Québec, dans une douzaine de lieux, du 15 au 19 février. On profite de l'occasion pour évoquer, avec des artistes de théâtre et de cirque qui seront de la partie, la manière dont la disparition d'un être cher peut inspirer la création d'un spectacle.

David et Marisel Méndez Yépez sont frère et sœur. D'origine péruvienne, ils vivent en Belgique depuis l'enfance. Leur spectacle, *Recordar, c'est vivre à nouveau*, trouve sa genèse dans les souvenirs que leur a légués leur père, décédé en 2014. « Dans ces boîtes, explique David, il y avait des choses très personnelles, comme un journal intime et des lettres, mais aussi des articles, des livres, des revues, des journaux, en somme des traces de l'histoire du Pérou pendant une trentaine ou une quarantaine d'années. Nos parents étaient très engagés quand ils étaient jeunes. Ils militaient pour la justice sociale au Pérou. On tente de communiquer tout ça dans la pièce, de rattacher le récit intime d'une famille à des questions sociales concernant notamment l'exil. »

Une scène de la pièce *Nos mères meurent*, d'Isabelle Rivest
CHRISTIAN LEUCU

Pour Marisel, mère de deux enfants qui n'ont pas connu leur grand-père, il s'agissait de transmettre à sa progéniture quelque chose du disparu. « Quelque chose qui n'est pas de l'ordre du matériel, précise-t-elle. Plutôt du sensible, de ce que ça faisait d'être dans la même pièce que lui. Je voulais qu'ils expérimentent la musique, la langue, la nourriture, mais aussi qu'ils puissent se familiariser avec les rêves et les échecs de mon père. Je souhaitais qu'ils aient accès à notre histoire familiale, en somme à leurs racines. »

S'il reconnaît que la mort d'un être cher peut mettre en action, provoquer un désir de créer, David Méndez Yépez ne voit pas le spectacle imaginé avec sa sœur comme une manière d'effectuer son deuil. « Le théâtre n'est pas une thérapie. Je veux dire qu'il ne remplace pas la thérapie. Cela dit, je pense qu'il peut devenir collectivement thérapeutique, parce qu'il fait écho à ce que vivent les gens, à leurs espoirs, à leurs douleurs. On a souvent des discussions avec le public après la représentation et beaucoup de gens nous disent que le spectacle résonne avec leur vie. »

Rire et pleurer

Originaire de l'Abitibi-Témiscamingue, Isabelle Rivest est l'auteure de *Nos mères meurent (et nous n'y pouvons rien)*, un récit poignant où elle raconte la manière dont sa mère, Francine, 63 ans, est rapidement « disparue » dans la démence. À partir du livre, publié l'an dernier aux Éditions du Quartz, la metteuse en scène Héloïse Desrochers a fait une pièce de théâtre mettant en vedette Dominique Quesnel et Janie Lapierre.

Pour Isabelle Rivest, il ne s'agissait pas en écrivant d'accomplir son deuil ou de guérir de quoi que ce soit. « Je pense qu'il faut s'affranchir de l'injonction et de la pression de ne plus avoir de peine. Les êtres chers méritent bien qu'on les pleure et les célèbre aussi longtemps que nécessaire, voire pour toujours. C'est cet élan intense pour la vie qui est pour moi le véritable moteur de la création : faire l'expérience de vivre, dans ses derniers retranchements, c'est d'une intensité vibrante, grisante, douloureuse parfois. C'est ça, être vivante. »

D'origine française, Thomas Niess vit au Québec depuis quelques années. Avec sa compagnie, Cie In Toto, l'homme a donné naissance à *In Fine*, une conférence sur la mort tenue par des clowns, un spectacle qui est en quelque sorte une réaction à la mort traumatique d'une amie. « Je souhaitais briser le tabou, créer du lien entre les spectateurs, libérer la parole. Avec mes collègues Dominique Grenier et Marie-Michèle Pharaud, nous n'apportons pas de réponses, mais nous tentons d'apprivoiser cette fatalité, de mettre en avant nos émotions pour provoquer une forme de catharsis. »

L'objectif des trois zigotos : « réussir » leur mort. « Pour y arriver, explique Niess, nous allons chez le psychologue, puis au funérarium, et finalement chacun "pratique" sa plus grande peur face à la mort. Parce que, comme nous le chantons sur scène : "La mort, ce n'est pas pratique, mais ça se pratique !" » Pour le circassien, bien entendu, l'humour est la porte d'entrée toute désignée pour traiter d'un sujet pareil. « Le rire permet de dédramatiser. C'est une soupape libératrice. Il n'y a pas de tabous chez les clowns. »

Pour David Méndez Yépez, l'humour est aussi la voie royale. « Si notre spectacle, qui est très dense, qui aborde des choses très dures, touche à ce point le public, c'est parce qu'il y a beaucoup d'humour. Il y a deux réponses possibles face à la tragédie : le silence et l'humour. Nos personnages choisissent de parler, de chanter, de s'adresser au public et de rire. »

Un dernier dialogue

Pour Isabelle Rivest, ça ne fait pas de doute, elle a écrit son récit en tandem avec sa mère. « Coécrite avec sa "mère"

morte" est un pied de nez à la mort, une feinte salvatrice. C'est pour ça que son nom, Francine Turbide, est sur la page couverture du livre, avec toute la vie douée pour la communication, Francine fut dans ses dernières semaines cruellement privée du langage. « Nous avons travaillé en équipe, explique Rivest, dans un ultime projet d'écriture qui est devenu notre dernier dialogue construit en courtépisode, chacune le pied dans nos dimensions : moi, vivante, elle, morte. Je pense que j'ai voulu attraper ce qui reste de la mort : la transmission. Voilà à mon sens le seul chemin possible vers un semblant d'immortalité. »

Marisel Méndez Yépez évoque elle aussi une sorte de dialogue d'outre-tombe. « Ce qui nous a beaucoup amusés, David et moi, c'est de faire parler notre père, de lui faire dire des choses au présent. On a fait ça sur son lieu de travail, entourés des archives qu'il nous a laissées. On avait l'impression qu'il était là, on sentait vraiment sa présence. »

D'ailleurs, il n'est pas rare que les spectateurs de *Recordar* pensent que c'est bel et bien le père qui parle, que c'est sa véritable voix qu'on entend. « Nous même, précise David, il nous arrive d'oublier que ce n'est pas notre père qui parle. Il y a des jours où on dialogue réellement avec lui, où il nous arrive même d'attendre une réponse, de l'attendre vraiment. »

Le théâtre n'est pas une thérapie. Je veux dire qu'il ne remplace pas la thérapie. Cela dit, je pense qu'il peut devenir collectivement thérapeutique, parce qu'il fait écho à ce que vivent les gens, à leurs espoirs, à leurs douleurs.

DAVID MÉNDEZ YÉPEZ



C'EST NOTRE HISTOIRE

Ils ont créé une pièce de théâtre musical à partir de 200 boîtes d'archives

David et Marisel Méndez Yépez

«Nous avons hérité des souvenirs de notre père»

Hériter de 200 boîtes de souvenirs de leur papa: c'est le point de départ de *Recordar, c'est vivre à nouveau*, la pièce de théâtre musical imaginée par David et Marisel Méndez Yépez. À travers cette création, le duo frère-sœur ouvre une conversation essentielle sur l'héritage, l'identité et la manière dont les histoires familiales continuent de façonner nos vies. PAR NATHALIE SLIGHT

David et Marisel, pouvez-vous nous parler de votre héritage? **D:** Lors que notre père, Victor Méndez Yépez, est décédé, nous avons hérité de 200 caisses d'archives. Comme son appartement était tout petit, il avait caché les boîtes un peu partout à l'université où il enseignait l'espagnol, à Louvain-la-Neuve, en Belgique.

Marisel: Heureusement que le directeur de département nous aimait bien; il nous a permis de prendre notre temps pour passer à travers toutes ces boîtes.

D: À l'époque, l'horaire de ma sœur était atypique, puisqu'elle travaillait pour Médecins sans frontières. Chaque année, nous prenions une semaine de congé pour passer à travers le contenu de différentes boîtes. Trier tout le contenu des archives de notre papa nous a pris une dizaine d'années.

Et comment cet héritage est-il devenu un projet théâtral?

D: Je suis auteur-compositeur-interprète. En 2020, alors que je devais entamer une tournée avec mon groupe, Chicos y Mendez, la pandémie a éclaté. Après le confinement, le seul secteur culturel qui pouvait reprendre ses activités avec distanciation,



Sur scène, dans leur pièce de théâtre musical.



Marisel et David alors qu'ils étaient enfants.

«En écrivant la pièce, on ne pensait jamais qu'elle résonnerait autant chez les spectateurs, qui se reconnaissent à travers notre histoire.» — David Méndez Yépez

c'était le théâtre. J'ai réalisé la musique d'une première pièce et ça m'a permis de rejoindre un collectif d'artistes.

M: Certains héritent d'une maison, d'une voiture, de meubles, d'argent, alors que David et moi avons hérité des souvenirs de notre père. L'idée de faire quelque chose de concret avec le contenu des boîtes nous traitait déjà dans la tête. Lorsque David m'a fait part de son projet d'en faire une pièce de théâtre, j'ai naturellement rejoint l'aventure.

Votre histoire familiale est particulière, n'est-ce pas?

D: Le contenu des boîtes est d'autant plus fascinant que nos deux parents sont Péruviens. Après la fin de leur doctorat en Belgique, le conflit armé au Pérou les a empêchés de rentrer au pays. C'est la raison pour laquelle ma sœur et moi avons grandi en Belgique.

M: Pour ce qui est de la pièce de théâtre, je souhaitais uniquement donner un coup de main à mon frère sur le plan de l'écriture. Puis, à ma grande surprise, je me suis laissé emporter par notre histoire, qui aborde les thèmes de l'exil, de la résistance et du deuil, sur fond de conflit politique.

D: Initialement, je prévoyais monter seul sur scène. Mais en travaillant la pièce avec ma sœur, c'est devenu une évidence: Marisel devait me donner la réplique. Même si le théâtre est un univers à mille lieues de la médecine, elle a accepté de plonger dans cette aventure.

Maintenant, la grande question: qu'avez-vous trouvé dans les boîtes?

M: Chaque caisse était une véritable boîte à surprises, remplie de souvenirs pêle-mêle. À travers des factures et des publicités, on retrouvait des photos, des coupures de

C'EST NOTRE HISTOIRE



journaux, un journal intime ou encore des poèmes écrits de la main de papa. Défaire le contenu de chaque boîte, c'était aller à la rencontre de notre histoire familiale et passer à travers toute une gamme d'émotions, du rire aux larmes.

D: Il faut comprendre que nos parents étaient des militants très investis dans les mouvements de gauche. Ils parcouraient le Pérou pour former des syndicats dans un pays dirigé par un dictateur d'extrême droite. Pour aller se chercher davantage d'outils pour changer la société péruvienne, ils ont décidé de poursuivre leurs études en Europe: une décision qui a façonné non seulement leur parcours, mais aussi le nôtre.

M: Tu as raison, David. Notre vie serait probablement complètement différente si nos parents n'avaient jamais mis les pieds en Belgique. Et c'est la même réalité que celle de bien des enfants d'immigrants.

Avez-vous appris quelque chose que vous ne saviez pas sur votre papa, en dépepillant ces boîtes?

D: Mon père conservait tout, tout... depuis des années! J'ai retrouvé des écrits où il partage ses questionnements existentiels, à l'époque où il envisageait d'étudier à l'étranger. Il n'était âgé que de 25 ans! À ma grande surprise, ses aspirations, ses doutes et ses réflexions étaient semblables aux

miens. Passer à travers ces archives-là m'a rapproché de mon père.

M: Ma motivation première de raconter notre histoire familiale via *Recordar* était de garder papa vivant pour mes enfants. Ils sont nés après son décès, et n'ont jamais connu cet être que j'ai beaucoup aimé.

D: En écrivant la pièce, on ne pensait jamais qu'elle résonnerait autant chez les spectateurs, qui se reconnaissent à travers notre histoire. Nous étions aussi très loin de nous douter que le sujet serait autant d'actualité, avec tout ce qui

se passe dans le monde présentement. Bien tristement, l'immigration n'a jamais autant fait les manchettes!

Vous présentez votre pièce le 21 février au Théâtre Outremont. Est-ce votre première visite à Montréal?

D: Non, j'ai déjà eu la chance de visiter Montréal à quelques reprises, dans le cadre de spectacles de musique. J'ai eu un coup de foudre pour l'esprit, à un point tel où et je me suis dit: «Tiens, je pourrais très bien refaire ma vie ici». Mais attention: je n'ai jamais vécu l'hiver québécois!

(Rires) J'ai hâte de voir si je serai aussi charmé, malgré la neige et le froid polaire.

M: Je trouve que le Québec partage plusieurs valeurs avec la Belgique, notamment sur les plans de l'accueil des immigrants, du multiculturalisme et de l'ouverture sur le monde. De plus, les Belges et les Québécois traversent les mêmes questionnements identitaires. À un niveau plus personnel, le côté chaleureux, accueillant et le sens de l'amour des Québécois ressemblent beaucoup à celui des Belges.

Recordar, c'est vivre à nouveau sera présentée au Théâtre Outremont, à Montréal, le 21 février et au Théâtre Gilles Vigneault, à St-Jérôme, le 26 février.

Web

La Pointe, Raïssa M'Bilo, 22/03/2024

La POINTE

RECORDAR, C'EST VIVRE À NOUVEAU

UN SPECTACLE

par Raïssa Ay Mbilo
22 Mars 2024 | Lecture 2 Min.



EN CE
MOMENT

©Victor Méndez Villegas



Une pièce où les voix des morts et des vivants se croisent, au Rideau de Bruxelles.

Parfois, tu ne sais pas pourquoi, tu sors d'une pièce de théâtre avec un sourire qui veut dire plein de choses. La pièce: une histoire familiale pleine d'inconnues, un moment de communion parfois en musique et battements de mains; la douceur de la guitare et le son brut et sec du cajon. *Recordar* est une confidence, un hommage coloré à un père disparu, aux luttes et résistances d'Amérique latine, aux vivant-es. Dans ce mélange poignant de poésie et d'humour, les questions décoloniales se posent, en filigranes, et se tissent aux récits intimes.

Lumineuses cicatrices

Un frère (David Méndez Yépez-Chicos y Mendez) et sa soeur (Marisel Méndez Yépez) nous content, parfois en chuchotant, leur lien à l'exil, la douleur de la perte et la force de vivre, dans une mise en scène ingénieuse et quasiment chorégraphiée d'Ilyas Mettioui (*Ouragan, Écume*). Entre corps, voix et tissus vifs.

Les voix des morts et des vivants se croisent, comme les écrits projetés et les échos de baffles sur le plateau. Au fil des chansons, des dialogues et des interrogations, on déchiffre les interactions des différents acteurs d'une politique complexe et sanglante. On apprend qu'au Pérou, la résistance a enfanté à la fois des idéalistes pour une révolution «doctorée» et des terroristes pour qui la fin justifiait les moyens. Au bout du compte, 700 000 morts et un millions d'innocents incarcérés. C'est à cette grande Histoire que se mêle celle, plus personnelle, du duo complice: l'arrachement temporaire s'est mué en un aller-simple, la langue et la musique, elles, sont restées comme des matrices. C'est une véritable épopée qui nous est livrée: celle de parents résistants, et d'une tante incarcérée accusée de terrorisme. David et Marisel font la Une d'un journal à ses côtés, il interroge: cette femme est-elle une terroriste?

Mais qu'est-ce qu'un terroriste et qui en décide?

Recordar, c'est vivre à nouveau touche en plein dans le mille.

La pièce naît d'un besoin de mettre des mots, d'interroger les mystères familiaux. Dans cette urgence, nous sommes pris à parti, avec beaucoup d'ironie et d'autodérision, et nous devenons les témoins privilégiés d'un puzzle inachevé, de ses secrets qui restent au fond des caisses.

Recordar c'est vivre à nouveau

Texte **David et Marisel Méndez Yépez, Ilyas Mettioui** –
Avec **David et Marisel Méndez Yépez** – Mise en
scène **Ilyas Mettioui** – Dramaturgie **Tatjana Pessoa** –
Scénographie **Nathalie Moisan** – Assistante à la
scénographie **Coline Lebeau** – Création sonore et
musicale **David Méndez Yépez et Donald Beteille** –
Création lumière **Suzanna Bauer** – Assistanat à la mise
en scène **Léa Parravicini**

Au Rideau de Bruxelles jusqu'au 30 mars 2024.



D'UNE AUTRE FORME DE RÉVOLUTION

Notes autour de *Recordar, c'est vivre à nouveau* de David et Marisel Mendez Yopez

paru dans lundimatin n°422, le 1er avril 2024

Elias Preszow est allé voir *Recordar, c'est vivre à nouveau* de David et Marisel Mendez Yopez [1]. Il en a rapporté quelques notes éparses et concentrées : « Il y a une telle justesse que les larmes coulent alors même que le rire affleure. »

[1] Mis en scène par
Ilyias Mettioui et
Tatiana Pessoa,...

Il y a des pièces de théâtre dont vous ressortez avec une immense envie d'écrire tout en ayant le sentiment que vous ne pourrez rien en dire tant elles vous dépassent.

Alors, vous laissez agir en vous cette impression de gratitude que vous leur devez en espérant que la nuit fasse le reste, et que quelque chose puisse sortir en retour qui soit à la hauteur.

Le matin venu, vous ne savez ni par où commencer, ni comment, pour partager l'essentiel de ce que vous avez vu sans autre forme de commentaire.

Et, dans votre cahier, vous vous retrouvez à noter, encore plongé dans ces images qui risquent de s'échapper de votre esprit si vous ne les fixez quelque part, du mieux que vous pouvez...

David, Marisel.

Un frère, une sœur.

Ils disent, quand ils s'appellent : *frère, sœur.*

Sur scène, ils se souviennent.

De qui, de quoi ?

D'eso.

L'intraduisible, *ça*.

Ce qui passe par le cœur, deux fois.

Recordar.

Ainsi que la racine du verbe l'indique, en latin.

Mais c'est en espagnol que coule chez eux la mémoire.

Et elle vient du Pérou.

Par le père, par la mère.

Elle vient, et revient.

Elle circule, comme le sang dans les veines.

Et fait battre le plateau au rythme chaloupé de la transmission.

Marisel est médecin, David musicien.

Elle est née là-bas, lui ici.

Elle fait des missions humanitaires dans des pays en guerre et croit toujours qu'un autre monde est possible, il compose des chansons et n'a plus d'illusions quant aux lendemains qui chantent.

L'un et l'autre s'approprient le théâtre pour transformer un passé qui ne passe pas en un dialogue au présent qui réactive le sens de l'avenir.

Nous pourrions même dire qu'il ne s'agit peut-être pas tant d'une pièce de théâtre qu'une manière de se rappeler de ce qu'ils sont et d'où ils viennent pour pouvoir avancer.

Une pièce, comme un espace tiré au sort au milieu du chaos de l'histoire, une scène de remémoration pour jouer avec le temps, un lieu où les voix puissent s'incarner et tutoyer l'immatériel.

« Ne sentons-nous pas nous-même un faible souffle de l'air dans lequel vivaient les hommes d'hier ? Les voix auxquelles nous prêtons l'oreille n'apportent-elles pas un écho des voix désormais éteintes ? [2]

[2] Walter Benjamin,
Sur le concept

Ainsi s'interrogeait Walter Benjamin dans la seconde thèse *Sur le concept d'histoire*. Et l'on pourrait penser que David et Marisel prennent ces questions à la lettre pour les libérer de la théorie et les faire exister.

Sur le plateau, deux guitares, une grande, une petite, disposées à jardin et à cour. Deux baffles les surplombent de part et d'autre de la scène.

Au centre, un rideau qui se déroule en un rouleau coloré, à la fois tapis et voile, support pour les sous-titres traduisant les répliques en espagnol des enfants et des parents.

Le père et la mère parlent à distance.

Dans cette histoire, il y a un deuil impossible à faire.

Mochó, le Papa, est parti il y a dix ans de *ça*.

Disparu de manière inexplicable dans l'étang de Louvain-la-Neuve.

Et, avec le vide qu'il laisse, des caisses en tous sens.

De ces caisses qu'on ne peut ni garder, ni jeter, ni rien.

Des cartons bourrés de dossiers, d'articles de journaux, de cassettes vidéo,

son appartement, mais qui colonisent aussi son bureau, et d'autres bureaux de l'université où il enseignait.

Les enfants doivent faire le tri de cet héritage et se confrontent à leur propre rapport à ce qui reste :

David : Une caisse, c'est une promesse.

Une promesse pour la personne qui se trouve face à la caisse fermée.

Marisel : Une caisse, c'est une prison.

Une prison pour les souvenirs qui se trouvent à l'intérieur.

C'est de la place volée à la vie.

C'est l'histoire du Pérou, de la dictature militaire, des espérances révolutionnaires, du militantisme et de l'action syndicale, puis de la dérive dans la lutte armée, qui défile entre les pages volantes laissées par le père. Alors, le frère et la sœur vont voir la mère, la questionnent sur cette époque, et remontent vers l'enfance, enregistreur au poing. Se télescopent les bribes de l'atmosphère dans laquelle ils ont grandi au récit politique de ces années-là, et de celles qui les précèdent.

L'Amérique latine se libérait de l'emprise coloniale multiséculaire en sombrant dans le cauchemar des assassinats commis pour la cause. Les parents refusent qu'il n'y ait pas d'autre issue à la violence que la violence et choisissent le chemin de l'émigration pour se faire des armes à travers des études en Belgique. Le retour au pays est repoussé d'année en année, jusqu'à devenir une ritournelle en laquelle plus personne ne croit.

La force de la pièce est qu'elle déjoue la pente esthétisante ou pédagogisante où le propos risquerait de devenir par trop thématique à la manière d'une dissertation sur l'Exil ou l'Identité. La dimension proprement testimoniale est traitée sur un mode à la fois léger et profond qui empêche de réduire le sujet à un aspect purement documentaire ou psychologique. C'est à une autre forme de vérité dont il s'agit d'accéder. A la fois politique et existentielle, celle de l'entre-deux. Relationnelle, pourrait-on dire, mais au sens où elle relie la sœur au frère, les enfants aux parents, l'Europe à l'Amérique latine, le passé au présent, une sorte de géopoétique des caisses. Par le détour d'une image qui fait l'affiche de la pièce. La tante de David et Marisel les portant sur ses genoux. La sœur du père a pris cinq ans de prison pour complicité avec les Sentiers Lumineux pour qui elle avait caché des cartons par l'intermédiaire d'une connaissance qui lui avait demandé de lui rendre service. Les caisses dont elle ignorait la provenance et le contenu avaient atterri dans l'appartement familial laissé vide au Pérou. Dedans : des armes et des enregistrements compromettants.

Et le père avait envoyé cette photo à la presse pour montrer à quel point sa sœur était une femme aimable et respectable. La photo avait fait la une avec le mot de terrorisme au-dessus des visages des enfants... Le fil tendu entre les questions d'hier font vibrer celles d'aujourd'hui : qu'aurais-tu fais à ma place si ta sœur avait été menacée ? demande le père à son fils par-

délà la mort.

Il y a une telle justesse que les larmes coulent alors même que le rire affleure. Nous n'en dirons pas plus sur le dénouement de l'affaire tant nous sommes reconnaissants à Marisel et David de maintenir la tension vive en ne résolvant aucun paradoxe.

Loin d'être une pièce sans réponse, c'est au contraire une façon d'habiter pleinement les questions posées par la vie en faisant résonner tout ce qu'elles peuvent avoir d'urgent pour ici et maintenant.

Ajoutons simplement que jamais, à nos yeux, le "que faire ?" en temps de désespoir et d'impasse n'a acquis une telle maturité sans rien renier de l'enfance.

Une nécessité de dire, et, en même temps, une telle impossibilité de raconter ce qui devrait l'être.

Les passages par la musique et le chant s'offrent alors comme des chemins de traverse pour dégager l'avenir des décombres et nommer ce qui résiste dans sa plus fragile expression.

La vie et l'amour.

En mode mineur, en mode majeur.

Avec le lando, ce blues qui est un ressassement sans fin des choses perdues, avec la cueca, cette danse de libération qui est un appel à la joie.

Dans cet accord avec soi qui est un détour par l'autre, comme l'écho d'une voix qui surgit depuis l'autre côté du mur et nous intime d'inventer nos propres rites pour écouter ce que les fantômes ont à nous apprendre.

Une communication aussi bouleversante qu'un rouleau que l'on tourne pour donner à lire ce que l'on ne peut formuler.

Un rouleau aux couleurs de dégel et de printemps, plis et replis d'un tissu arc-en-ciel qui enveloppe les traces de l'invisible tout comme le vent fait entendre le souffle du silence.

Eso !

Elias Preszow

[1] Mis en scène par Ilyias Mettioui et Tatiana Pessoa, scénographie Nathalie Moisan. Vu au Rideau de Bruxelles, le 30 mars 2024.

[2] Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, Œuvres III, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Pierre Rusch et Rainer Rochlitz, Gallimard, folio essais, 2000, p.428



"Recordar", au Blocry à Louvain-la-Neuve : le plus touchant des spectacles de la saison



hier à 19:40 • 15 min

Par Christine Pinchart

C'est le plus touchant et le plus beau des spectacles de la saison du Jean Vilar à Louvain-la-Neuve.

"Recordar" est porté sur scène, par David Méndez Yépez, auteur-compositeur au sein du groupe Chicos y Mendez, économiste de formation et ancien président de la fédération des étudiants (FEF).

Sa sœur Marisel Méndez Yépez est médecin, et l'accompagne pour l'aider à ouvrir ces caisses léguées par leur père.

Parce que l'histoire a commencé avec les caisses de la mémoire, ramenées du Pérou, lorsqu'il a fallu pour les parents, opposants politiques au régime, quitter le pays pour venir se réfugier en Belgique. C'est à Louvain-la-Neuve qu'ils se sont posés comme doctorants. Le spectacle révèle une histoire familiale, qui tend vers l'universel, ou l'inverse.

Rencontre avec Marisel et David Méndez Yépez...

"Recordar, c'est vivre à nouveau", jusqu'au 20 avril au Blocry à LLN – Une histoire d'exil, d'amour et de mémoire, avec un petit mot pour chacun !



La obra se presentó en el marco de las festividades de la Francofonía. Foto: Difusión.

marzo 14, 2025 10:05 pm

“Recordar, c’est vivre à Nouveau, una obra para pensar y sentir la migración, la ausencia y la memoria

Una reseña de Osmar Gonzales Alvarado de puesta en escena belga peruana, un discurso íntimo que inauguró fiesta de la francofonía 2025



Redacción Ensayo General

Recordar, c’est vivre à nouveau – Recordar es volver a vivir, es una obra escrita e interpretada por **David y Marisel Méndez Yépez**, puesta en escena por Ilyas Mettioui, y adaptada por el cineasta y teatrero peruano Josué Méndez, primo hermano de los autores.

La presentación llegó al Perú en el marco de las festividades de la Francofonía y por invitación de la **Embajada de Bélgica en Lima** y se presentó en la **Casa Yuyachkani**, en tres funciones de ingreso libre, con posibilidades que se pueda volver a montar en otras fechas y espacios. Antes se presentó en Bruselas y después en Arequipa.

En la obra, una hermana y un hermano convocan el pasado y el presente, Bélgica y el Perú, la madre y el padre, el castellano y el francés, los vivos y los muertos, la risa y la ausencia, en un diálogo donde la memoria familiar y la historia colectiva se entrelazan en una obra íntima y conmovedora sobre identidad, herencia y reconciliación.

“Recordar” es un espectáculo de David Méndez Yépez en coproducción con Le Rideau de Bruxelles. Con el apoyo de Wallonie-Bruxelles Théâtre Danse (WBTD), Wallonie-Bruxelles International (WBI), Centre culturel du Brabant wallon, **Lugar de la Memoria** y la Embajada de Bélgica en Lima.



Una puesta en escena íntima desde la migración y la memoria. Foto: Difusión.

Reseña de Osmar Gonzales Alvarado (*)

Hace unos días, y por invitación de Rolando Ames, asistí a la presentación de *Recordar es volver a vivir*, una obra de teatro que se presentó en Lima en el local de nuestra icónica compañía teatral, Yuyachkani, protagonizada por David y Marisel Méndez Yepes, hijos de Víctor Méndez y de Isabel Yépez, sociólogos, profesores universitarios y militantes de izquierda que se establecieron en Bélgica desde los años 80, con la pequeña Marisel. David nació luego en aquel país.

El título refleja exactamente el contenido de la obra, pues se trata del conflicto interno que los cuatro, padres e hijos, afronta como todo migrante, el que debe decidir entre el establecimiento en el país que los acogió o regresar al de sus raíces familiares y culturales.

Desarraigo y adopción

De alguna manera, hace recordar las memorias de Tzvetan Todorov, quien después de muchos años pudo regresar a su país natal, Bulgaria, de donde debió salir por razones políticas, adoptando a Francia como su otra patria. Señala Todorov que se siente dividido entre su identidad primigenia, búlgara, y la que asumió en Francia, país que lo acogió y en donde desarrolló su importante trayectoria intelectual. Se trata de un proceso simultáneo: de adopción y de identificación.

Similar trayectoria es la del pensador libanés Amin Maaluf, quien igualmente se refugió en Francia por circunstancias políticas, pero que a diferencia de Todorov sentía que era dueño de una identidad no dividida, sino alimentada por dos vertientes, la libanesa y la francesa.

En ambos casos, se trata del mismo conflicto entre lo propio y lo adoptado, entre el desarraigo y la nueva vida en tierras ajenas, al menos en un principio, pues con los años se pudieron integrar plenamente al país que los recibió.

Lo cierto es que lo primigenio no se olvida, como decía Gabriel García Márquez, el olor de la sopa que preparaba la mamá cuando uno era niño queda para siempre en el corazón. Ni el cosmopolita Mario Vargas Llosa pudo escapar de este designio, como lo pudimos escuchar en su discurso de recepción del Premio Nobel de Literatura. Por más esfuerzos que hiciera, y artículo que escribiera desdeñando el sentimiento nacional, sus recuerdos fundamentales están profundamente arraigados aquí.

El recuerdo de lo primordial es tan grande que se mantiene a lo largo de toda la vida, y se transmite en el propio hogar. Marisel casi no vivió en el Perú y David nació en Bélgica, pero sus padres supieron transmitirles ese sentido de pertenencia indispensable: el Perú se grabó en sus sentimientos a partir de sus conversaciones, fotos, canciones (valeses) y más.

El diálogo entre generaciones

Recordar es volver a vivir es, por ello, tan sentimental y conmovedora. Es el diálogo de los hijos con sus padres, Víctor ya fallecido e Isabel en Bélgica, y “recuerdan” cosas que no vivieron pero que asumieron como parte de sus propias vidas. En sus evocaciones está presente la filiación socialista de los padres, un aspecto ineludible en las conversaciones en la mesa familiar.

Al principio de la obra, Marisel y David interpelan en el diálogo imaginario y simbólico con sus padres sobre el proyecto de vida que los marcó: “queríamos cambiar el mundo”. Algo que todavía debemos querer, y con más intensidad incluso en estos tiempos de desazón, corrupción, injusticia y abuso de los poderosos globales y locales. Desde ese momento, el espectador es capturado por un sentimiento de nostalgia, más incluso cuando nos reencontramos con rostros después de tantos años, que ya no son los mismos y que nos recuerdan lo que hicimos, lo que no hicimos o hicimos mal. Ahora el cine, el teatro o la presentación de libros son ámbitos de reencuentro, aunque sea fugaz, de la izquierda.

Marisel y David nos obligan a sopesar y reevaluar las pérdidas sufridas en el tiempo del senderismo, pero también los triunfos alcanzados y las derrotas, las herencias que recibimos y, en los casos de Marisel y David, la que recogen de sus padres, Víctor e Isabel, a quienes en diferentes momentos –deseo mencionarlo– tuve como profesores, y a los que recuerdo como buenas personas.

Pensar desde la izquierda

La obra nos hace pensar en la izquierda y en la oportunidad que no supimos, o no pudimos, aprovechar, pero también en las lecciones de heroísmo que nos dejaron los militantes que sufrieron tanto por Sendero Luminoso como por la represión desplegada, incluso perdiendo la vida muchos de ellos. María Elena Moyano y su sacrificio viene a la mente.

¿Cómo reconstruir la identidad ahora? Marisel y David buscan esos caminos desde su doble nacionalidad, pero siendo siempre más peruanos, lo que no es obstáculo el amor a la humanidad, como subraya la filósofa Martha Nussman.

¿Cómo transmitir a las nuevas generaciones las ideas y convicciones? Creo que es algo que no hemos conversado todavía, quizás hay algo de temor en hacerlo, pero que en algún momento debe ocurrir. Marisel y David sí se atreven. Para ello recurren a un artificio: abrir las cajas de lo vivido que nos permita pensar en el presente. Es decir, el diálogo intergeneracional. Abramos las cajas del tesoro y hablemos, volvamos a aproximarnos renovándonos.

Las voces de los padres

Los actores recurren a otro artificio para establecer dicho diálogo. Intercalan en su interpretación la irrupción de las voces que representan las de sus padres, quienes ejercen el papel de interlocutores mediante recuerdos, humor, penas y alegrías. En el momento que puede considerarse como el más reflexivo de la obra, como conversaba con Félix Grández, David interpela a su padre sobre la manera de cambiar el país, ya no puede ser la revolución, pero entonces ¿cómo hacerlo ahora? Fue una inquisición que quedó sin respuesta. Esta es posiblemente la pregunta más crucial que debe abordar la izquierda para reconstituirse. Nuevamente, emerge la urgencia del diálogo.

La obra conmueve por su mensaje y por los recuerdos que evoca, especialmente la injusticia que surcó la conciencia del país en los años 80. Algo que en los actores cobra una relevancia profundamente sentimental y familiar, pues su tía Adelaida, sufrió prisión por ser acusada de terrorista, de manera injusta, precisamente. Su inocencia pudo ser demostrada por el tenaz esfuerzo de su hermano, Víctor Méndez. Luego de varios años, la tía Adelaida volvió a la libertad. Esto abrió paso a otro momento emotivo cuando, al finalizar la obra, Marisel y David la presentan al público, que la aplaudió de pie. Adelaida fue una heroína que pasó por lo que no debió pasar nunca, pero que soportó con valentía y sigue enfrentando la vida con ternura. Representa un ejemplo que guía en la afirmación de que todavía debemos querer cambiar el mundo.

Coda

David es músico, y su hermana es doctora que viaja por el mundo ayudando a personas mediante su labor con Médicos del mundo. Marisel, que lleva el nombre de un poema de Juan Gonzalo Rose, es el mismo nombre de mi hija que se quedó a vivir en México, pero al igual que Davis y su colomboña, no ha perdido el amor por nuestro país.

(FIN) Ensayo General

Osmar Gonzales Alvarado es doctor en Ciencia Social por El Colegio de México. Ha sido director técnico de la Biblioteca Nacional, agregado cultural en Argentina, director de la Casa Museo José Carlos Mariátegui. Además, es profesor universitario y autor de poco más de treinta libros sobre intelectuales y pensamiento político.

El Comercio

“Recordar es volver a vivir”: teatro de la memoria y experiencia migrante aterriza en el FAE Lima

El Teatro Británico presenta obra belga-peruana en marco del FAE Lima. Dos hermanos peruanos cuya historia podría ser la de los miles que dejaron el Perú en décadas pasadas.



Artistas Marisel y David Méndez Yépez, hermanos, que presentan en Lima la obra "Recordar es volver a vivir" en marco del FAE 2026.
/ HUGO PEREZ

Por **Alfonso Rivadeneyra García**

13/03/2026, 07:00 a.m. | Actualizado 13/03/2026, 07:58 a.m.

Crecieron en Europa, pero mantuvieron su origen en el corazón. “Para mí el país siempre fue muy prójimo porque cuando pasaba por la puerta de nuestra casa, estaba en Perú. Afuera era Bélgica, pero dentro se hablaba castellano”, contó a El Comercio David Méndez Yépez (37), músico, que junto a su hermana mayor Marisel (41), médica, empezaron un proyecto en conjunto el 2021: narrar la historia de su familia y una migración que iba a ser temporal, pero que resultó permanente. Su caso es el de **miles de hogares que tuvieron que abandonar el país en los años 80, en los 90**. “Recordar, c’est vivre à Nouveau” (“Recordar es volver a vivir”) condensa esta experiencia.

“Mi objetivo inicial era crear [algo sobre] mi propia relación con el país. Inicialmente pensaba hacer una obra mucho más documental, menos íntima, más fría”, cuenta el músico, que al momento de la escritura no solo transfería sus propias experiencias. “Oye, esos son mis recuerdos”, le dijo Marisel, quien terminó sumándose al equipo donde también estuvo Ilyas Mettioui, artista belga que además de coescribir dirigió la versión original en francés; la adaptación y dirección en Perú fue hecha por el cineasta Josué Méndez (“Días de Santiago”), primo de los autores.

Marisel nació en Perú y migró con su familia; David sí nació en Bélgica. En la obra hablan de ser demasiado belgas para ser peruanos y demasiado peruanos para ser belgas, limbo que conocen los hijos de migrantes sea de un país a otro o del campo a la ciudad. De hecho la obra, que se estrenó originalmente en 2025 en la Casa Yuyachkani de Lima, ha tenido una gira este 2026 por Cusco y Piura antes de aterrizar en el **FAE Lima**; la próxima semana estará en Ayacucho.

“Para nosotros era muy importante salir de Lima porque nuestros papás también vienen de fuera. Vimos un público muy abierto, muy espontáneo también. Personas que nos compartían lo que habían vivido, lo que están viviendo”, dijo Marisel. “De alguna forma nos dimos cuenta que éramos provincianos del extranjero, provincianos de afuera, así nos llamaron en Piura. En realidad lo que más me emociona es cuando la gente nos dice que contamos la historia de ellos y tratamos de hacerlo con mucha sencillez y humildad porque no hemos crecido acá”, añadió David.



Es una obra que se enfoca la familia, en los padres Isabel y Víctor, que dejaron el Perú para estudiar y, con lo aprendido, hacer algo por la ciudadanía. También es sobre la tía de ambos, Adelaida Méndez, profesora del colegio Sophianum encarcelada injustamente por terrorismo. Cinco años y medio después de su arresto fue absuelta, pero debió refugiarse en Bélgica, con su familia ya emigrada. Los hermanos toman esta historia, que los marcó, y la integran a la narrativa.

“Recordar...” también funciona como una interpelación a la izquierda desde la izquierda; hay preguntas que atacan las bases ideológicas hechas a un padre que, interpretado solo en voz por Alfonso Santistevan, responde cuando quiere. “El punto de nuestra obra, y creo que del teatro de la memoria en general, es hacer un gesto político en el presente. Hacer preguntas, pero sin ninguna nostalgia del pasado. La memoria es tratar de atravesar el fuego de nuevo. Y de volver a preguntar”, dijo David. “Yo cada noche que me paro [en el escenario], espero una respuesta de mi padre. Todavía no la recibo.”





Journal intime familial: Recordar, c'est vivre à nouveau

« Du théâtre de la mémoire », voici comment David Méndez Yépez décrit *Recordar, c'est vivre à nouveau*, sa nouvelle création théâtrale en collaboration avec sa sœur, Marisel. De la mémoire collective à celle familiale, la fratrie Méndez-Yépez pige dans toutes sortes de souvenirs retrouvés dans des caisses de leur père décédé.



Photo: Laurent Poma

Main dans la main, Marisel et David partagent gracieusement l'histoire de leur père, de leur mère et de leur tante, mais surtout leur interprétation de ces dernières. Mentionnant le conflit armé péruvien interne de 1980 à 2000, la pièce crée un casse-tête de souvenirs personnels et historiques et raconte une réalité percutante de révolution et d'immigration. Grâce à la mise en scène de Ilyas Mettioui, le texte en a vu de toutes les couleurs. D'abord à saveur documentaire, il s'est tranquillement transformé en quelque chose de « beaucoup plus profond, politique, et courageux », mentionne David Méndez Yépez, en entrevue avec *Le Culte*.

L'art d'être vivant

Un thème récurrent dans la pièce est la dualité; une qui se complète, mais aussi qui s'affronte. Un frère et une sœur, qui ont des visions divergentes du monde, mais qui s'aiment tout autant.

La dualité se manifeste aussi dans le mélange de français et d'espagnol; la pièce est bilingue en Belgique et au Québec, mais complètement en espagnol lorsqu'elle est jouée au Pérou, et où le contexte historique nécessite une moins grande explication. La pièce s'adapte, elle est vivante. Marisel, David et Ilyas insistent sur le concept que l'on n'est pas un mélange, mais plutôt une addition de nos caractéristiques et de nos rencontres. La fratrie n'est pas belgo-péruvienne, mais belge et péruvienne. Ilyas est lui marocain et belge. Ils et elle transmettent cette somme de cultures et d'histoires tout au long du spectacle.

Alors que les deux acteurs passent la majorité de la pièce à raconter, il est impossible de ne pas mentionner la présence de la musique. Guitare, ukulélé et percussions sont du projet. Le public est parfois lui-même invité à participer au tout, chantant et tapant des mains avec les interprètes. L'expérience immersive permet de connecter autant avec la culture qu'on essaie de nous partager, qu'avec la révolution. Les choix musicaux soulignent intelligemment ce sentiment que leurs parents avaient de prendre action pour leur patrie.

L'acteur et l'actrice nous plongent réellement dans l'histoire péruvienne. On comprend par leurs explications crues et claires les raisons pour lesquelles leur famille a quitté le Pérou. La pièce illustre ce que les enfants d'immigrants, partout dans le monde, vivent ou pourraient vivre.

Dans le corps et l'espace

Une scénographie habile ajoute à la pièce. À seulement deux, il et elle réussissent à utiliser tout l'espace disponible, de l'avant à l'arrière, de jardin à cour. Les costumes se complètent d'autant plus dans leurs couleurs et leur simplicité. Ils forment un tout, qui monte d'un cran la qualité visuelle de la pièce. Un énorme tissu rouge, jaune, et bleu, tapisse le milieu de la scène. Ces trois couleurs, évoquant l'amour du peuple, la justice et la liberté, viennent parfaitement imaginer les mots de la comédienne et du comédien.

Ce même tissu est même utilisé pour projeter des mots. Ceux en espagnol sont traduits en français. Le public saisit donc l'ensemble du message. La pièce joue aussi beaucoup avec le silence. Une conversation entre les artistes et leur père a lieu tout au long de la pièce avec des enregistrements vocaux. Mais celui-ci se tait parfois, et les mots sont seulement écrits. L'ensemble de l'auditoire est alors submergé par les paroles et son attention est complètement centrée sur les écrits. Un changement de dynamique lourd, mais porteur d'un message. Comme quoi les mots valent parfois mieux ne pas être dits.

Presse audio-visuelle

Radio

La première - KIOSK (RTBF), Elisa Goffart, 15/03/2024

45min23sec à 47min9sec



Musiq 3 - La matinale (RTBF), François Caudron, 26/03/2024

Musiq3 - Culture

La Matinale - Arts de la scène

Recordar, c'est vivre à nouveau au Rideau de Bruxelles

6 min | Publié le 26/03/24 | Disponible jusqu'au 26/03/2025

Ecouter | Tous les épisodes | Ajouter à mon Auvio | Partager

Coup d'œil sur l'actualité des arts de la scène et du spectacle vivant. Théâtre, Danse, Musique, Opéra par le prisme de l'interview et du reportage.

La première - KIOSK (RTBF), Elisa Goffart, 12/04/2024

38min24sec à 45min22sec



RTBF - Infos locales, Christine Pinchart, 17/04/2024

Divers

Marisel et David Méndez Yépez au micro de Christine Pinchart

Marisel et David Méndez Yépez au micro de Christine Pinchart

15 min | Publié le 17/04/24



[Ecouter](#) [Tous les épisodes](#) [Ajouter à mon Auvio](#) [Partager](#)

C'est le plus touchant et le plus beau des spectacles de la saison du Jean Vilar à Louvain-la-Neuve.

Ideele Radio - Glatzer Tuesta, 15/03/2025



La première - Le Monde est un Village (RTBF), Sara Pire, Didier Mélon, 18/04/2025

[LE MONDE EST UN VILLAGE](#)

Acoustique | David et Marisel Méndez Yépez dans Le Monde est un Village

18 avr. 2025 à 12:35 • 1 min

[Partager](#)

[Écouter](#)

Très régulièrement, Didier Mélon invite des artistes à le rejoindre en studio pour une session acoustique inédite. L'occasion pour elles et eux de présenter leur proposition musicale et d'en parler en toute convivialité... le tout en direct !

Par [Sara Pire](#)

La Première



© RTBF / Session acoustique David & Marisel Méndez Yépez

Artiste engagé de multiples façons, artistique, idéologique ou sociale, **David Méndez Yépez** est déjà passé dans notre studio avec son groupe Chicos y Mendez. Ce mardi, c'est d'une toute autre aventure qu'il vient nous parler avec sa sœur **Marisel**, pour le spectacle **'Recordar, c'est vivre à nouveau'**. Rencontre et session acoustique exclusive autour des héritages, des résistances, des rêves, de la transmission...

Interview et session acoustique à (ré)écouter ICI ►

Avec : **David Méndez Yépez** (chant, guitare, charango) - **Marisel Méndez Yépez** (chant, cajon) - **Lola Clavreul** (chant)



La première - Transversales (RTBF), Martin Chabal, 18/10/2025

La Première - Info

Transversales

'Recordar, c'est vivre à nouveau' : quand la mémoire s'invite sur scène

11 min | Publié le 18/10/25

 Ecouter

 Tous les épisodes

 Ajouté à mon Auvio

 Partager

Tout commence par la découverte de plusieurs caisses... celles dans lesquelles sont enfouies l'Histoire, des histoires aussi, et une mémoire que David et Marisel Méndez Yépez ont exhumées. Une pièce belge au Pérou, ou peut-être est-ce l'inverse... Reportage : Martin Chabal. Photo : Laurent Poma

Musiq 3 - Les arts de la scène (RTBF), François Caudron, 03/11/2025

Musiq3 - Culture

Les arts de la scène, avec François Caudron

"Recordar, c'est vivre à nouveau" par David et Marisel Mendes Yepès - "Y a de la joie "

La Première - L'Histoire continue, Bertrand Henne, Hélène Maquet, 13/11/2025

L'Histoire continue


Le Pérou de Fujimori, laboratoire de l'autoritarisme

39 min | Publié le 13/11/25 | Disponible jusqu'au 14/11/2026

Les invités de Bertrand Henne et Hélène Maquet pour en parler sont : le rédacteur en chef de Wilfried, François Brabant, qui a consacré un numéro à l'Amérique Latine récemment ; et l'artiste et chanteur David Mendez Yopez (Chicos y Mendez). Né en Belgique de parents péruviens, il a créé avec sa sœur, la pièce de théâtre « Recordar, c'est vivre à nouveau » .

Réalisation : Jonathan Remy

Canal M - Aux Quotidiens, Denis-Martin Chabot, 16/02/2026



AUX QUOTIDIENS

Aux Quotidiens avec Denis-Martin Chabot, 16 février 2026

16 FÉVRIER 2026
DURÉE 01:23:57 — 5 SEGMENTS

↓ TÉLÉCHARGER PARTAGER

Denis-Martin Chabot vous informe et commente l'actualité, en accordant une attention particulière à l'inclusion sociale.

Au programme : David et Marisel Méndez Yépez nous donnent un aperçu de la pièce de théâtre musicale «Recordar, c'est vivre à nouveau», qui aura lieu le 21 février au Théâtre Outremont.

CKIA - Qulture, Julie Rhéaume, 18/02/2026



Qulture

DIFFUSION

Mercredi, de
11h00 à 12h59

ÉQUIPE

Julie Rhéaume
Productrice

COURRIEL

culture@ckiafm.org

THÈME(S), SUJETS(S), STYLES MUSICAUX

Actualités culturelles, ville de Québec
Musique éclectique

Qulture est un magazine culturel diffusé depuis 2004 sur les ondes et plateformes de CKIA. Spectacles, entrevues avec des artistes connus et musiciens émergents, grands événements, musique, théâtre, arts de la scène, arts visuels et musées sont notamment à l'honneur lors de ce rendez-vous hebdomadaire de deux heures! Et parfois, on se dote même d'un petit côté épicurien en parlant bouffe et boisson! Capsules, entretiens et comptes-rendus sont agrémentés de chansons variées.

La Mula - Después de Todo, Pedro Salinas, 13/03/2026

à partir de min 49



La Mula Stream



Estación Wari, Manuel Ventura, Félix Huamán, 18/03/2026



Cobertura en toda la región de Huamanga por los 1060 kcl AM y 92.1 FM



La Première - Matin Première, L'invité culture,
Sophie Léonard, Xavier Vanbuggenhout, 19/05/26



Accueil > Info

La Première - Info

L'invité culture

David Méndez Yépez pour le spectacle Recordar

11 min | Publié le 19/05/26

Lecture Tous les épisodes Ajouter à mon Auvvio Partager

Rencontre avec David Méndez Yépez pour son spectacle "Recordar". Un spectacle sur l'amour, la famille et la révolution. Sous nos yeux, un frère et une sœur dialoguent. Leurs mots et leurs chants convoquent la mère et le père, l'exil et la résistance, la Belgique et le Pérou, le passé et le présent, l'espagnol et le français, le rire et la douleur, les vivants et les morts. Un esprit révolutionnaire en héritage et de douloureuses questions familiales en suspens : David (alias Chicos y Mendez) et Marisel Méndez Yépez tissent une captivante reconstruction intime et politique. Comment se réappro

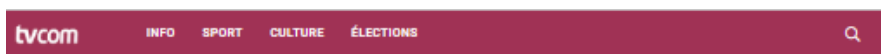
Besoin d'aide

Télévision

BX1 - Le Cour(r)ier Recommandé, David Courier, 21/03/2024



TV.com, Caroline Leboutte, 10/04/2024



Emissions > Pause Culture

Pause culture - David Wautier - David Méndez Yépez

Publié le 10 Avril 2024 à 20:30

Partager



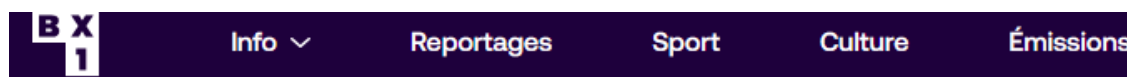
La culture décortiquée avec des invités et des rendez-vous à ne pas manquer

Musique, théâtre et bande dessinée au menu de Pause Culture cette semaine. David Méndez Yépez sera en plateau pour évoquer la pièce « [Recordar, c'est vivre à nouveau](#) ». Un spectacle qu'il a mis sur pied avec sa soeur Marieel et qui parle d'exil, de racine et de transmission. A voir du 16 au 20 avril au théâtre Blocry. Et puis, l'auteur de bande dessinée nivellois David Wautier parlera de son dernier album « [La vengeance](#) » qui fait référence au western et à l'histoire d'un père et de ses deux enfants.

TV com - Le Vilar prend l'air, Emmanuel Deconinck, 07/06/2024



BX1 Culture - Bonjour Bruxelles, Fabrice Grosfilley, 06/11/2025



“La famille, l’amour et la révolution” au théâtre Marni



David Méndez Yépez est l'invité de Bonjour Bruxelles pour la pièce Recordar au théâtre Marni.

CONTACTS

Directrice générale et artistique

Marie-Laure Wawrziczny

+ 32 488 45 11 56

direction@chargedurhinoceros.be

Chargée de diffusion

et de production de tournée

Lina David


+32 483 27 44 19

diffusion@chargedurhinoceros.be


Communication


Noémie Van Cauwelaert

rhinoceros.communication@gmail.com

 chargedurhinoceros.be

 <https://www.facebook.com/lachargedurhinoceros>

 https://www.instagram.com/la_charge_du_rhinoceros/

 <https://vimeo.com/user29335575?fl=pp&fe=sh>

